

DURAND & DURAND

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

PAR

MAURICE ORDONNEAU & ALBIN VALABRÈGUE



PARIS

LIBRAIRIE THÉÂTRALE

30, RUE DE GRAMMONT, 30

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous
les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Edouard PATIGNY
38, RUE DU BOUQUIN
MONTMARTRE

DURAND & DURAND

COMÉDIE-VAUDEVILLE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du PALAIS ROYAL,
le 18 mars 1887.

À NOTRE EXCELLENT CAMARADE

ALFRED EDWARDS

DIRECTEUR DU JOURNAL « LE MATIN »

M. O. — A. V.

Paris, le 24 mars 1890.

PERSONNAGES

COQUARDIER.	MM. DAILLY.
ALBERT DURAND, épicier en gros . .	CALVIN.
ALBERT DURAND, avocat célèbre, son cousin	NUMA.
JAVANON.	MILHER.
BARBATIER, huissier.	PELLERIN.
CHARVET, domestique.	VICTORIN.
THÉODORE, garçon épicier.	GARON.
Mme DE LA HAUTE-TOURELLE. . .	Mmes MATHILDE.
PAQUERETTE	LAVIGNE.
LOUISE, fille de Coquardier, femme d'Albert.	BERGÉ.
CLARISSE, bonne	D'ESCORVAL.
IRMA, fille de M ^{me} de la Haute-Tourelle.	CLEM.

L'action de nos jours. — Le premier acte, à Passy, chez Albert. — Le deuxième acte, à Paris, dans le cabinet de Durand. — Le troisième acte, dans une salle d'attente du Palais de Justice.

N. B. — Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à **M. R. Luguet**, régisseur général du Théâtre du Palais-Royal.

DURAND & DURAND

ACTE PREMIER

A Passy. — Un salon orné de tableaux représentant des magistrats en rone; sur les meubles des bustes de jurisconsultes célèbres; sur une table, des codes, des livres, des dossiers, etc. — Au fond, porte laissant voir le jardin. — A gauche, pan coupé, porte de la cuisine. — A gauche, premier plan, chambre d'Albert et de Louise. — A droite, pan coupé, chambre de Coquardier.

SCÈNE PREMIÈRE

CLARISSE, examinant curieusement les tableaux.

En ont-ils des frimousses, tous ces vieux-là! C'est les ancêtres à M. Durand... Je sais pas si je pourrai rester ici! Ces gens-là m'intimident! Etre toujours devant des juges! On finit par croire qu'on passe en cour d'assises. (Donnant des grands coups de plumeaux sur un tableau.) Allons, mon président, faut tout de même vous faire beau! (Époussetant un buste.) Et toi aussi, mon pauvre vieux, ta bonne n'a pas dû s'amuser beaucoup avec toi!... Mais je suis là à jaboter... et je n'ai pas encore

inscrit mes dépenses de ce matin. (Elle prend un livre et un crayon dans sa poche et s'assied.) Voyons... (Écrivant.) Pommes de terre... 75 centimes... Poulet 5 francs 50... je peux bien marquer six francs. (S'arrêtant en considérant les tableaux.) Devant des juges... c'est bête... j'ose pas... (Elle écrit.) Poulet 5,50! sans gratte! (Continuant à écrire.) Soles : 2,50. J'ai fait des sacrifices pour le poulet... marquons 3 francs... (s'arrêtant encore.) Non! décidément, je n'ose pas! Ce vieux-là surtout... il me semble qu'il me dit : « Jeune fille, ne faites pas danser l'anse du panier! » Attends un peu. (Elle retourne le tableau et écrit :) Soles : 3,25. (Regardant un second tableau à droite.) Non... 2,50... 2 francs... (Mettant le tableau comme il était.) Vous pouvez entrer, mon président.

Coquardier entre, deuxième plan à droite.

SCÈNE II

CLARISSE, COQUARDIER, puis ALBERT.

COQUARDIER.

Clarisse!

CLARISSE.

Monsieur ?...

COQUARDIER.

Qu'est-ce que vous faites là?

CLARISSE.

J'époussette la magistrature.

COQUARDIER.

Est-ce que mon gendre est sorti?

CLARISSE.

Non, monsieur, il est dans sa lune.

COQUARDIER.

Comment dans sa lune ?

CLARISSE.

Dans sa lune de miel.

COQUARDIER.

Je ne l'ignore pas, puisqu'il a épousé ma fille !

CLARISSE.

Toutes les fois que monsieur et madame s'embrassent, je me dis : les v'là encore dans la lune !

COQUARDIER.

Il n'y a qu'un mois qu'ils sont mariés.

CLARISSE.

On peut dire en les voyant : Ces deux êtres-là s'adorent. C'est ce qui m'a décidé à entrer à leur service. Les gens heureux, ça n'est pas regardant.

COQUARDIER.

N'en abusez pas ! N'oubliez pas que vous servez un homme illustre.

CLARISSE.

C'est donc un illustre, monsieur ?

COQUARDIER.

J'exagère peut-être en disant : illustre, mais je ne recule pas devant l'adjectif : célèbre !

CLARISSE.

Ah !

COQUARDIER.

C'est un des premiers avocats de Paris. C'est le fameux Durand, qui a fait acquitter Galardin, qu'on aurait dû guillotiner vingt fois. Vous ne l'avez pas connu, Galardin ?

CLARISSE.

Non, monsieur.

COQUARDIER.

Tant mieux pour vous.

CLARISSE.

Pourquoi ?

COQUARDIER.

Parce que sa spécialité, c'était les bonnes ! Tant que maître Durand vivra, il y aura, en France, un espoir pour les assassins.

Albert entre, il est pensif.

CLARISSE.

Voici monsieur.

Elle sort au fond.

COQUARDIER, allant à lui avec les marques de la plus grande déférence.

Bonjour, cher maître.

ALBERT.

Je vous en prie, ne m'appellez pas cher maître, ça me gêne..

COQUARDIER, à part.

La modestie des grands caractères. (Haut.) Je vous appellerai cher maître jusqu'à la fin de mes jours, pour bien montrer la distance qui sépare maître Durand d'un simple agronome de Mézidon.

ALBERT.

Voyons, monsieur Coquardier, un homme en vaut un autre.

COQUARDIER.

Ce n'est pas mon avis. Croyez-vous par exemple que votre cousin, et votre homonyme Albert Durand, l'épicier, vaille autant que vous ?

ALBERT.

Pourquoi pas ?

COQUARDIER.

Je vous avoue que c'est dur, bien dur, quand on est maître Durand, de songer qu'il existe un épiciier qui porte votre nom ! Je vous en prie, cher maître, ne dites pas que c'est votre parent.

ALBERT.

Je vous jure que je n'en rougis pas.

COQUARDIER.

Si jamais vous invitez votre cousin à dîner... que ce ne soit pas un jour où vous recevrez maître Carraby.

CLARISSE, entrant du fond.

Monsieur, on vient pour la colonne.

Elle sort à droite.

COQUARDIER.

J'y vais.... Figurez-vous que la colonne dorique, que j'ai fait élever dans le jardin, n'est pas solide! Le maçon vient pour la consolider.

ALBERT.

Pourquoi avoir fait élever cette colonne?

COQUARDIER.

J'ai cherché quel délicat hommage je pourrais rendre à votre talent, et je n'ai rien trouvé de mieux que cette colonne de huit mètres de haut, portant le buste de Cicéron, avec cette inscription : « Toi, tu ne vaux pas mon gendre ! »

ALBERT.

Vous exagérez.

COQUARDIER

Non, il ne vous valait pas ! C'était un homme qui ne savait pas un mot de français... Je vais le consolider. Vous permettez, cher maître.

ALBERT.

Mais allez donc!

Sortie au fond.

SCÈNE III

ALBERT, puis THÉODORE, puis CLARISSE.

Dès que Coquardier est parti, Albert va à la porte par où il est entré et fait signe de venir.

ALBERT, appelant.

Théodore!

Théodore entre. Il est en garçon épicier, Albert le fait entrer mystérieusement avec des signes comiques.

THÉODORE.

Qu'est-ce qu'il y a, patron?

ALBERT.

Ne m'appelle pas patron.

THÉODORE.

Comment, vous appellerai-je?

ALBERT.

Appelle-moi cher maître.

THÉODORE.

Pourquoi?

ALBERT.

Je suis ton maître, je te suis cher, appelle-moi cher maître.

THÉODORE.

Bien.

ALBERT.

Enlève ton tablier.

THÉODORE.

Voilà, cher maître.

ALBERT.

Là... Maintenant, tu pourrais au besoin passer pour un voleur!

THÉODORE.

Comment, un voleur!

ALBERT.

Oui, parce qu'ici on croit que je suis mon cousin.

THÉODORE.

Votre cousin!

ALBERT.

Oui, maître Albert Durand, l'avocat. C'est même pour ça que j'ai laissé pousser mes favoris. Ça me donne un peu de couleur locale. Ecoute-moi, Théodore, je t'ai fait venir pour te demander conseil. Depuis dix ans, époque à laquelle mon père m'a laissé son épicerie modèle de la rue Montmartre, tu sers ma clientèle avec talent et je suis même à la veille de t'augmenter.

THÉODORE.

Soyez béni, cher maître.

ALBERT.

J'en ai besoin, car je suis pour le moment le plus infortuné des épiciers européens.

THÉODORE.

Pas possible. Vous qui êtes jeune, brillant, — oui, brillant! Vous qui possédiez au dernier inventaire huit cent mille francs de fortune, vous qui ne passez jamais devant un pauvre sans lui donner deux sous, vous qui ne feriez pas de mal à un anchois, vous seriez malheureux! Je proteste, car alors il n'y a plus de Providence.

ALBERT.

Tu sais que l'été dernier je suis allé au Croisic.

THÉODORE.

Pour faire votre provision de sardines.

ALBERT.

J'arrive un jour de fête. Plus une chambre à l'hôtel, je donne mon nom : Albert Durand, Paris, — Albert Durand, Paris, s'écrie l'hôtelier en saluant jusqu'à terre.

Je vais flanquer un anglais à la porte pour avoir l'honneur d'abriter maître Durand, — je ne voulais pas coucher à la belle étoile. Si je lui avais dit : Je suis épiciier, il n'aurait pas flanqué un anglais à la porte.

THÉODORE.

Moi, j'en aurais flanqué deux.

ALBERT.

On me donne la plus belle chambre... Je suis l'objet de l'admiration universelle. A la table d'hôte, les parents me montrent aux jeunes gens en leur disant : Regardez-le bien, vous pourrez dire que vous avez contemplé le fameux Durand. Le soir, au Casino, les jeunes filles me dévorent des yeux. L'une d'elles, surtout, brune comme la plage... le soir... J'en tombe amoureux fou... je lutte... vains efforts. Alors je demande son cœur et sa main à son brave homme de père qui me répond : j'ai toujours rêvé pour ma fille un homme illustre. Dans mes bras, mon gendre !

THÉODORE

Ah ! ah ! c'est grave !

ALBERT.

Le soir même, j'écrivais au père une lettre dans laquelle je lui racontais que je n'étais pas avocat, mais épiciier.

THÉODORE.

L'un vaut l'autre.

ALBERT.

C'est mon avis.

THÉODORE.

Et dès l'instant que vous avez prévenu...

ALBERT.

Oui, mais cette lettre que j'ai écrite, je ne l'ai pas envoyée. — Au moment de la mettre à la poste, mon cœur s'est brisé. J'ai tellement pleuré à la pensée de ne pas épouser Louise que j'ai eu pitié de moi-même.

THÉODORE.

Vous êtes si bon!

ALBERT.

Voilà comment j'ai épousé mademoiselle Coquardier, comment je suis Albert Durand sans l'être, tout en l'étant, et comme je ne suis pas avocat, tout en l'étant, sans l'être. Maintenant que tu sais tout, mon cher Théodore, qu'est-ce que tu en penses?

THÉODORE.

Mon Dieu!

ALBERT.

N'oublie pas que je vais t'augmenter.

THÉODORE.

Monsieur, vous conservez toute mon estime! Je le répète et j'insiste : un épicier vaut au moins un avocat. Nous mettons de la chicorée dans le café, les avocats aussi.

ALBERT.

Comment ça?

THÉODORE.

Ils mettent la chicorée de la blague dans le moka de la vérité. Les avocats, ça fait aller le jury! Ça demande le relâchement des assassins. Les avocats, monsieur, avec leur robe noire sont comme les pruneaux de la justice.

CLARISSE, entrant de droite.

Le chocolat de Monsieur est servi.

ALBERT.

Un instant, vous voyez bien que je suis avec un voleur.

THÉODORE, bas.

Mais, monsieur...

ALBERT, bas.

Tais-toi, je t'augmente.

THÉODORE, bas.

Au contraire, vous me diminuez.

ALBERT, haut à Théodore.

Allez, mon ami, vous pouvez dormir tranquille. Si l'on vous arrête, ce dont je doute, je vous ferai acquitter. Tous les jours, je fais acquitter des canailles qui ne valent pas mieux que vous.

THÉODORE, bas.

Ah! mais, monsieur, ça vaut cinquante francs d'augmentation.

ALBERT, bas.

Je te les donne. Va-t'en, envoie-moi du sucre et de la bougie avec la facture.

THÉODORE.

Bien, monsieur.

ALBERT, l'accompagnant.

Bon courage.

THÉODORE.

Dites donc, vous aussi.

Il sort.

ALBERT.

Ah! Clarisse, vous aurez la complaisance de faire descendre la malle de mon beau-père dans sa chambre. — Il doit partir demain, ça me donnera comme un avant-goût de son départ.

CLARISSE.

Mais, monsieur, votre chocolat refroidit.

ALBERT.

Je vais le prendre.

CLARISSE.

Madame dit que le chocolat n'est pas assez bon pour Monsieur.

ALBERT, à part, avec un soupir.

Il vient de chez moi. Je me servirai ailleurs, voilà

Il sort à droite.

CLARISSE, seule.

Moi, j'aurais pas épousé un avocat, ça fréquente une trop mauvaise société.

SCÈNE IV

CLARISSE, LOUISE, puis COQUARDIER.

LOUISE, entrée de gauche.

Monsieur n'est pas là ?

CLARISSE.

Il déjeune, madame. Si madame veut voir le livre de dépenses ?

LOUISE.

Plus tard, Clarisse.

CLARISSE, à part.

Les gens heureux, c'est pas regardant.

COQUARDIER, entrée de fond.

Cette colonne tremble comme la feuille.

LOUISE.

Bonjour, papa.

COQUARDIER.

Bonjour, ma fille, bonjour madame Durand, as-t bien dormi cette nuit ?

CLARISSE, à part.

Est-ce qu'on demande ça à des nouveaux mariés ?

Elle sort par le fond.

SCÈNE V

COQUARDIER, LOUISE.

COQUARDIER.

Tu sais que je pars demain. Avant mon départ, je tiens à te faire quelques recommandations.

LOUISE.

Sur quoi, papa?

COQUARDIER.

Tu as l'honneur d'être la compagne de maître Durand, toi qui n'as eu que 25 mille francs de dot. Il faut lui prouver, par ton amour et par ton dévouement, que tu es digne d'être sa femme. Il y a dans l'homme célèbre, dans le travailleur de la pensée, un enfant, un malade et un artiste. Une femme intelligente doit être la mère de l'enfant, la sœur de charité du malade, et l'idéal de l'artiste. Quand il te parle, écoute-le; quand il ne te parle pas, ne l'écoute pas. Dis-toi : il pense ! S'il est de bonne humeur, ne sois pas triste, s'il est triste, ne sois pas de bonne humeur — Ta vie doit être subordonnée à la sienne et estime-toi satisfaite si, en faisant tous les sacrifices, tu arrives à le rendre heureux.

LOUISE.

Je tâcherai, papa.

COQUARDIER.

Dis-toi bien ceci : Il y a en France des millions de jeunes filles et il n'y a qu'un maître Durand. — Tu es celle qui a eu la chance d'épouser maître Durand.

LOUISE.

Je suis fière de lui !

ALBERT, entrant de droite.

Il n'est pas mauvais du tout ce chocolat.

COQUARDIER.

Le voici.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ALBERT.

COQUARDIER.

Nous parlions de vous, mon cher maître.

ALBERT.

Je vous en prie, appelez-moi Albert.

COQUARDIER.

Jamais je n'oserai! Rien que votre regard m'intimide.

ALBERT.

Voyons, papa Coquardier, je suis pourtant un bon garçon.

COQUARDIER.

C'est que vous avez la simplicité des grands esprits.

ALBERT.

Je serre la main à tout le monde, je ne crois pas être plus qu'un pharmacien ou un horticulteur.

COQUARDIER.

Je vous en prie, soyez un peu plus fier de votre situation. Si vous ne le faites pas pour vous, faites-le pour Louise et pour moi.

ALBERT.

Je vois avec peine que vous avez des préjugés. Il y aura donc toujours des Bastilles à démolir!

Il fait un geste d'orateur.

COQUARDIER.

Attendez, ne bougez pas! Vous venez d'avoir un geste à la Mirabeau.

ALBERT.

Moi!

COQUARDIER.

Oui! (Il l'imité.) Il y aura donc toujours des Bastilles à démolir?

LOUISE.

Comme tu dois être beau, à la barre!.. Et qu'il me tarde de t'entendre plaider.

COQUARDIER.

Oh! oui, il nous tarde!

ALBERT.

Mon Dieu! je suis beau... si l'on veut...

COQUARDIER, imitant Albert.

« Il y aura donc toujours des Bastilles à démolir! »

LOUISE, à Albert.

Je puis bien te le dire à présent, papa et moi nous t'admirions avant de te connaître.

ALBERT.

Vous avez bien fait de m'admirer avant.

COQUARDIER.

Pourquoi ça?

ALBERT, embarrassé.

Pour... pour rien. (A part.) S'ils se doutaient!..

COQUARDIER.

Les journaux nous apportaient vos luttes oratoires.

LOUISE.

Et jamais, même dans mes rêves, je ne pensais que j'aurais un jour l'honneur d'être ta femme.

COQUARDIER.

Et moi votre beau-père.

ALBERT.

Dites mon père.

COQUARDIER.

Quel grand cœur ! Et comme vous dépassez Cicéron !

ALBERT.

Non, je vous en prie.

COQUARDIER.

Oui, cher maître, je vous place au dessus de lui ! Il a fait condamner Catilina, la belle affaire ! Vous, vous l'auriez fait acquitter ! Un homme commet un crime, les preuves l'écrasent, on le condamne ! C'est simple comme bonjour, le difficile est de faire acquitter le coupable. Prouver que les preuves ne sont pas des preuves, que l'évidence n'est pas la certitude, voilà le difficile ! et c'est là votre noble mission. Si vous le vouliez, vous prouveriez qu'un et un font trois.

ALBERT, prenant la main de sa femme.

Rien n'est plus simple, je vous le prouverai avant un an ! Et ma femme m'aidera à faire la preuve. (A part.) Ça, ce n'est pas mal pour un épicier.

LOUISE, avec pudeur.

Albert !

COQUARDIER.

Ne rougis pas, c'est une plaisanterie... infantine...

LOUISE.

Tu sais que papa veut partir demain, dis-lui de passer encore une semaine avec nous.

ALBERT.

Je ne voudrais pourtant pas abuser de la complaisance de ton père.

COQUARDIER.

Non, mes enfants, vous avez besoin d'être seuls. Je vous promets de revenir pour la prochaine grande affaire d'Albert.

LOUISE.

J'y compte.

ALBERT, à part.

Il attendra longtemps.

COQUARDIER.

Je te serais bien reconnaissant de faire descendre ma malle dans ma chambre.

LOUISE.

Bien, papa !

ALBERT.

Je l'ai dit à Clarisse.

COQUARDIER.

Très bien, je vais la faire. (A Albert.) Voulez-vous me permettre de vous laisser quelques instants, mon cher maître ?

ALBERT.

Mais oui, voyons.

COQUARDIER.

Si vous étiez un homme ordinaire je ne vous dirais pas ça. (A Louise.) Pour moi, tu as épousé plus qu'un souverain. On est souverain par la naissance, on devient illustre par le talent.

ALBERT, impatienté.

Mais allez donc.

COQUARDIER, sortant.

Par le talent !

Il sort.

SCÈNE VII

LOUISE, ALBERT.

LOUISE.

Tu es fâché contre papa ? il a ses petites manies. (Souriant.) Mais puisqu'il repart demain pour Mézidon.

ALBERT.

Je lui pardonne parce que c'est ton père.

LOUISE.

Je t'assure qu'il t'aime bien!... il a pour toi une admiration sans bornes... comme moi!

ALBERT, à part.

Elle a l'air de m'adorer. Si je lui disais tout? Si j'implorais mon pardon? (Haut.) Viens ici, Louise, dis-moi que tu m'aimes bien.

LOUISE.

Je suis fière d'être ta femme!

ALBERT, à part.

Fière, voilà le chiendent.

LOUISE.

Dans la vie, vois-tu, l'intelligence, le talent, c'est tout. On est si heureux de se dire en voyant tous les imbéciles : j'ai eu la chance de trouver un homme supérieur.

ALBERT.

Ne penses-tu pas que le cœur est tout?

LOUISE.

Le cœur n'est rien sans le reflet de l'intelligence.

ALBERT.

Tu as des femmes d'élite qui ont été amoureuses de gens vulgaires.

LOUISE.

Ce n'est pas de l'amour, ça, mon ami.

ALBERT.

Et qu'est-ce que c'est?

LOUISE.

C'est de la dépravation!

ALBERT.

Tiens! j'ai connu une duchesse, (A part.) je l'ai connue

par sa bonne, elle se servait chez moi, (Haut.) j'ai connu une duchesse qui a été amoureuse d'un comique des Variétés.

LOUISE, riant.

Oh!

ALBERT.

Ce qui fait que si j'étais... droguiste par exemple, au lieu d'être avocat, tu ne m'aimerais pas?

LOUISE.

D'abord je ne t'aurais pas épousé, je ne t'aurais pas trouvé bien.

ALBERT, à part.

Et notez que j'ai dit : droguiste.

LOUISE.

Mon amour pour toi est fait d'admiration, d'orgueil, d'enthousiasme... Quand je me promène à ton bras, il me semble que tout le monde nous regarde et dit : a-t-elle de la chance, cette petite femme, d'avoir épousé le fameux Durand.

ALBERT, à part.

Jamais je n'aurai le courage...

LOUISE.

Tiens, c'est bête ce que je vais te dire là. Eh bien, la nuit, je te regarde dormir.

ALBERT.

Est-ce que je ronfle?

LOUISE.

Non, mais tu rêves tout haut.

ALBERT.

Et qu'est-ce que je dis?

LOUISE.

Tu appelles Théodore... qui est-ce Théodore?

ALBERT.

Théodore... c'est mon secrétaire... Dis-moi encore que tu m'aimes.

LOUISE.

Oui. Je suis heureuse de me dire : Il est à moi... je suis la seule femme qui regardera dormir désormais le fameux Durand, car tu me seras fidèle, n'est-ce pas ?

ALBERT.

Ça, je te le jure.

LOUISE.

Comme tu as dû faire des conquêtes.

ALBERT.

Non !

LOUISE.

Je ne suis pas jalouse de ton passé.

ALBERT.

Je t'assure que j'ai été très sage.

LOUISE.

Faites-le moi croire, je ne demande pas mieux. Maintenant j'ai un service à vous demander, monsieur mon maître.

ALBERT.

Lequel, ma chérie ?

LOUISE.

Tu as ton cabinet à Paris, ce fameux cabinet que je n'ai pas encore pu voir, depuis un mois que nous sommes ici, parce que tu y fais faire des réparations.

ALBERT.

Oui. Eh bien ?

LOUISE.

Pourquoi ne nous arrangerions-nous pas pour que tu aies ton cabinet dans la maison ?

ALBERT.

C'est impossible ! je ne peux pas recevoir des assassins chez moi.

LOUISE.

C'est juste ! Le soir, quand tu rentreras, fatigué par tes clients...

ALBERT.

Ce n'est pas moi qui les sers. (Se reprenant.) J'ai un secrétaire.

LOUISE.

Tu verras comme je te ferai aimer ton intérieur... jamais je ne serai maussade.

ALBERT, à part.

Est-elle gentille !

LOUISE.

Quand tu seras préoccupé, je me dirai : il travaille ; quand tu seras gai, je sourirai avec toi.

ALBERT, à part.

Parole d'honneur, si j'étais bachelier, je commencerais mon droit demain matin.

SCÈNE VIII

LOUISE, ALBERT, puis CLARISSE, puis DURAND.

CLARISSE, entrant par le fond.

Monsieur, il y a là un monsieur qui vous demande.

LOUISE.

Un client. Je te laisse. A tout à l'heure, cher maître.
Elle sort.

ALBERT.

Le nom de ce monsieur ?

CLARISSE.

Il s'appelle comme monsieur.

ALBERT, à part.

Mon cousin l'avocat ! Lui ici ! (Haut.) Dites que je n'y suis pas.

DURAND, entrant par le fond.

Eh bien, voyons, on fait attendre son cousin ?

SCÈNE IX

ALBERT, DURAND.

ALBERT.

Bonjour, Durand.

DURAND.

Bonjour, Albert, comment vas-tu ?

ALBERT.

Qui t'a donné mon adresse ?

DURAND.

Ton caissier, parbleu !

ALBERT, à part.

Je le flanquerai à la porte, celui-là.

DURAND.

Il a d'abord fait des manières. Le patron, m'a-t-il dit, a défendu de donner sa nouvelle adresse. Mais le commis qui était là...

ALBERT.

Théodore...

DURAND.

Théodore, si tu veux, lui a dit : Il n'est pas possible que la défense concerne maître Durand.

ALBERT.

Si,... tu es avocat, la défense te concerne.

DURAND.

Pourquoi cette retraite mystérieuse à Passy ? Est-ce que tu conspires pour la liberté des sucres ?

ALBERT.

Non.

DURAND.

Eh bien, alors...

ALBERT.

Eh bien, je suis marié.

DURAND.

Sans me prévenir, sans m'inviter à la noce !

ALBERT.

Je vais te dire...

DURAND.

Et moi qui me dérange pour venir t'annoncer mon mariage !

ALBERT.

Ah ! j'en suis ravi, j'irai te voir.

DURAND.

Avec ta femme ?

ALBERT.

Impossible.

DURAND.

Albert, tu as fait un mariage coupable, tu étais déjà épicier, mais tu déshonores la famille davantage

ALBERT.

J'ai épousé une jeune fille adorable.

DURAND.

Sans préface ?

ALBERT.

Comment sans préface ?

DURAND.

Etait-elle... d'Orléans ?

ALBERT.

Non, de Mézidon !...

DURAND.

Ça n'empêche pas ! Pourquoi ne puis-je pas lui être présenté à cette jeune femme adorable ?

ALBERT.

Parce que... (A part.) Seigneur, faites que mon beau-père n'entre pas.

DURAND, examinant autour de lui et éclatant de rire.

Qu'est-ce que c'est que tout ça? La Cour de Cassation tout entière, Dieu me pardonne!

ALBERT.

Oui... je... Tu vas comprendre.

DURAND.

Ce n'est plus une villa... c'est un prétoire.

ALBERT.

Je vais te dire... ces tableaux... ces bustes... c'est que je suis entré dans une vieille famille de magistrats... D'où cet attirail judiciaire.

DURAND.

Et tu ne m'as pas prévenu?

ALBERT.

La première chose que je me suis dite, ç'a été: «Prévenons le cousin» mais la seconde,... ç'a été: «Ne le prévenons pas».

DURAND.

Pourquoi?

ALBERT.

Je vais te l'avouer... Ma famille ne peut pas te souffrir.

DURAND.

Moi! Pour quelle raison?

ALBERT.

A cause... de... ta profession.

DURAND.

Comment! une famille de magistrats qui n'aime pas les avocats?

ALBERT.

Oui... parce que...

DURAND.

Parce que?

ALBERT, embarrassé.

Dame! les juges... qu'est-ce qu'ils demandent ?

DURAND.

Dormir !

ALBERT.

Non, ils veulent appliquer la loi, condamner les coupables... Et vous autres qu'est-ce que vous voulez ?

DURAND.

Toucher de forts honoraires.

ALBERT.

Vous voulez l'acquittement des assassins... alors, ça vexé les juges. Et de là à ne pas pouvoir vous souffrir, il n'y a qu'un pas ! Enfin ! je te présenterai plus tard... quand j'aurai habitué ma famille, à cette idée.

DURAND.

Je m'en moque de ta famille !... Et je ne l'inviterai pas à ma noce.

ALBERT, à part.

Tant mieux !

DURAND.

Moi, mon cher, j'épouse mademoiselle Irma de la Haute-Tourelle, d'Alençon. C'est une jeune fille parfaite en tous points.

ALBERT.

Tous mes compliments.

DURAND.

Irma est une délicieuse petite provinciale ! Une de ces jeunes filles qu'on élève à devenir des femmes de ménage ; dont on n'a pas fait de petits phénomènes d'érudition. De la botanique, elle ne connaît que tout juste ce qu'il faut pour ne pas servir des champignons vénéneux et de la chimie que ce qui est nécessaire pour dire à la blanchisseuse : « Vous mettez trop de chlore dans le linge ! » Et, avec ça, 500 mille francs de dot et les plus belles espérances.

ALBERT.

Je te souhaite tout le bonheur que tu mérites. Ah ! es-tu heureux d'être avocat !... mais je suis là à te retenir...

DURAND.

Je te remercie et j'en suis touché. Bien que tu n'aies pas reçu une grande instruction et que tu exerces une profession modeste, et parfois décriée, j'ai pour toi beaucoup d'amitié. Si jamais tu as un procès, je le plaiderai pour rien.

ALBERT.

De mon côté tu trouveras chez moi 30% de rabais sur tous les articles.

DURAND.

Non, c'est trop.

ALBERT.

Ne te gêne pas, à ce prix-là, j'y gagne encore !

DURAND.

Sur ce, je te laisse, car je plaide demain l'affaire Tapotard. Tu connais l'affaire Tapotard ?

ALBERT.

Non !

DURAND.

C'est l'affaire sensationnelle du jour. Le tout-Paris des premières sera à la cour d'assises. Ce sera mon plus beau triomphe; veux-tu y mener ta femme ?

ALBERT, vivement.

Non, je te remercie.

DURAND.

Sans cela ne te gêne pas.

ALBERT.

Ma femme et mon beau-père ont l'horreur de tout ce qui touche au barreau.

SCÈNE X

LES MÊMES, COQUARDIER.

VOIX DE COQUARDIER, à la cantonade.

Mon gendre ?

DURAND.

Ton beau-père ?

ALBERT, à part.

Diable !

COQUARDIER, entrant de droite, sans voir tout d'abord Durand.

Cicéron est sur son piédestal. (Apercevant Durand.) Oh ! mille pardons, monsieur.

DURAND, saluant.

Monsieur ! (Bas à Albert.) Présente-moi donc.

ALBERT.

Mais certainement... (Haut.) Albert Durand... mon cousin.

COQUARDIER, à part.

L'épicier !

ALBERT.

M. Coquardier, mon beau-père.

COQUARDIER et DURAND, se saluant.

Monsieur...

DURAND.

Je connais, monsieur, l'antipathie que vous inspire ma profession.

COQUARDIER, bas.

Pourquoi lui avez-vous dit ça ?

ALBERT.

Pour qu'il s'en allât.

DURAND.

Je ne vous en veux pas, tous les dégoûts sont dans la nature.

COQUARDIER.

Mon Dieu, monsieur, croyez bien que je n'ai fait aucune personnalité, et qu'en somme je n'ai qu'une seule chose à reprocher, non pas à vous, mais à vos confrères, c'est qu'ils trompent le public.

DURAND.

Comment l'entendez-vous ?

ALBERT, à Durand.

Voyons... Tu sais bien que vous ne dites pas la vérité !

DURAND.

Il est des droits sacrés...

ALBERT, bas.

Je t'en prie, n'insiste pas !

COQUARDIER.

Quels droits sacrés ?

ALBERT, bas à Coquardier.

Taisez-vous, il est notre hôte !

COQUARDIER, bas.

C'est juste ! vous avez raison et je vais lui faire des avances. (Avec solennité à Durand.) Depuis les nobles conquêtes de la révolution, il n'y a plus de castes !

DURAND.

Hein ?

COQUARDIER.

Aujourd'hui la noblesse est sœur de la bourgeoisie et le peuple est le frère de cette dernière.

DURAND, bas à Albert.

Il m'amuse, ton beau-père !

ALBERT, s'efforçant de rire.

Oui... oui... il est assez guilleret...

COQUARDIER, à Durand.

Si l'industrie est la mère des nations, monsieur...

DURAND, à Albert.

Qu'est-ce qu'il dit?

ALBERT.

Il bafouille!

COQUARDIER.

Je ne crains pas de trop m'avancer en disant que le commerce en est le père.

Il serre la main à Durand stupéfait.

DURAND.

Ces principes égalitaires vous honorent, monsieur.

COQUARDIER, bas à Albert.

Je ne pense pas un mot de tout cela... c'est pour le mettre à l'aise avec nous!

ALBERT, à Coquardier.

Vous êtes gentil.

COQUARDIER, à Durand.

Si l'éloquence a son mérite...

DURAND, modestement.

Oh! si petit!

COQUARDIER, bas, à Albert.

Il a l'air de faire fi de votre éloquence! (Haut.) Si l'éloquence a son mérite... (Appuyant.) et elle l'a...

DURAND, modestement.

Vous exagérez...

COQUARDIER, bas, à Albert.

Il est jaloux, soyons plus généreux que lui! (Haut.) le trafic, l'honnête trafic, a son utilité et sa grandeur!

DURAND, bas, à Albert.

Je n'en ai jamais disconvvenu, je vous prie de le croire, monsieur.

COQUARDIER, bas, à Albert.

Un peu commun, comme tous les épiciers.

ALBERT, vexé.

Il y en a qui ne le sont pas!

DURAND.

Mon cousin me disait tout à l'heure, monsieur, que vous descendiez d'une vieille famille de magistrats...

COQUARDIER, étonné.

Hein!

ALBERT, embarrassé.

Oui... en effet... je disais... parce que... (Bas, à Coquardier.) Il avait l'air de faire fi des propriétaires ruraux.

DURAND, à part.

Quel drôle de bonhomme!

COQUARDIER, à Albert.

Comment... il avait l'air... (Haut, à Durand.) L'agriculture vaut les denrées alimentaires, monsieur.

DURAND.

Vous dites?

COQUARDIER, avec majesté.

Le modeste cultivateur sous son humble toit de chaume, n'a rien à envier aux Potins de la capitale et à leurs lambris dorés!

DURAND, à part.

Pourquoi me dit-il tout cela?

ALBERT, à part.

Il n'en finit pas! il n'est pourtant pas avocat, lui!

DURAND.

C'est parfaitement juste, monsieur.

COQUARDIER.

Je suis toujours juste, car je n'agis jamais que d'après cette devise, (En le regardant.) qui devrait être celle de beaucoup de gens : « Jamais deux poids et deux mesures! »

DURAND.

Monsieur, si vous avez besoin de mes services, soyez assuré que je m'efforcerai... à titre gracieux...

COQUARDIER, à Albert, bas.

A titre gracieux ! Il faudra tout prendre chez lui !

ALBERT.

Ça, je vous le promets.

DURAND.

Ne craignez donc pas d'user de moi, si l'occasion se présentait.

COQUARDIER, majestueux.

Si elle ne se présentait pas, soyez assuré que nous la ferions naître.

DURAND, étonné.

Vous dites ?

COQUARDIER.

Et pour vous prouver, mon cher parent, que je ne me gêne pas avec vous, je vous demande sans façon, de prendre, dès ce soir, notre café chez vous !

DURAND.

Comment donc ! Mais trop honoré ! Je vous attendrai jusqu'à dix heures.

ALBERT, à part.

Hein ?

COQUARDIER, à Durand.

Si ça vous dérange, ne vous donnez pas cette peine... je vous en prie...

DURAND.

Une peine ! Dites un plaisir !

COQUARDIER.

Si vous avez à sortir... Du moment que vous aurez prévenu et qu'il y aura quelqu'un à la maison...

ALBERT.

Oui... ça suffira.

DURAND, interloqué.

Comment, vous voudriez que moi, vous attendant, je ne fusse pas là quand vous viendriez?

COQUARDIER, à part.

Quand j'irai?... ah! ça! est-ce qu'il se figure que je fais mes commissions moi-même? (Haut, gracieusement.) Si je ne pouvais me rendre chez vous, j'enverrais la bonne!

DURAND.

La bonne?

ALBERT, vivement à Durand.

Pour te prévenir de ne pas l'attendre. Tu ne comprends donc rien?

DURAND, à Albert.

Ah! ça! est-ce qu'il n'est pas un peu timbré, ton beau-père?

ALBERT, bas.

Ne fais pas attention... ils sont tous comme ça à Mézidon!

COQUARDIER, accompagnant Durand à la porte.

Merci encore de votre offre gracieuse. Vous savez... nous adorons aussi les conserves!

ALBERT, à part.

Les conserves! ça va se gâter!

DURAND.

Les conserves! Le soir?

COQUARDIER.

Si vous pouvez nous en donner quelques-unes... pendant que vous y serez.

DURAND, à Albert.

Des conserves avec le café!

ALBERT.

Oui... c'est... une vieille tradition... à Mézidon... Ja-

mais on ne prend le café sans les conserves!... Tu ne vas pas vouloir refaire la Normandie, je pense!

DURAND.

Soit. (A Coquardier.) Il y aura des conserves! (saluant.) A ce soir!

COQUARDIER.

A bientôt!

DURAND, bas, à Albert.

Très amusant, ton beau-père; envoie-le moi le dimanche.

Il sort.

ALBERT, à part.

S'il pouvait le garder toute la semaine!

SCÈNE XI

COQUARDIER, ALBERT, puis CLARISSE.

COQUARDIER, allant à Albert.

J'ai été poli avec lui, vous savez, mais je puis bien vous le dire, à vous, je méprise l'épicerie moderne.

ALBERT.

Permettez!

COQUARDIER.

Tous les épiciers sans exception, je ne dis pas ça pour votre cousin, tous les épiciers sont des fumistes.

ALBERT.

Monsieur Coquardier, songez à la témérité d'une semblable assertion.

COQUARDIER.

Les épicerie ne sont plus que des laboratoires dont les produits rappellent les époques néfastes des Borgia et de la marquise de Brinvilliers.

ALBERT.

Prouvez-le, monsieur.

COQUARDIER.

Le vin n'est plus le vin, c'est un produit chimique;

ALBERT.

C'est bien plus difficile à faire.

COQUARDIER.

On fait du sirop de groseille sans groseille et du sirop de grenadine sans grenade.

ALBERT.

C'est le progrès... on a trouvé un insecte qui remplace la grenade et qui en donne l'illusion.

COQUARDIER.

Dans le sucre en poudre, on met de la cassonade, dans la cassonade on met de la farine, dans la farine on met de l'amidon, dans l'amidon on met de la craie, dans la craie on met du plâtre, et si dans le plâtre on ne met rien du tout, c'est que nous sortons de l'épicerie pour entrer dans la construction !

ALBERT.

Monsieur Coquardier, vous dépassez la mesure.

COQUARDIER.

Les épiciers ne la dépassent pas eux, au contraire... Je vous demande pardon, cher maître, je m'emporte, là... Voyons, vous êtes avocat, défendriez-vous un épicier ?

ALBERT.

Oui, monsieur, je les défendrais tous !

COQUARDIER.

Vous auriez tort, car l'histoire elle-même les condamne.

ALBERT.

Comment cela ?

COQUARDIER.

Du temps de Mathusalem, ce Chevreul de la Bible, quand on vivait 969 ans, — c'est que les denrées étaient naturelles, c'est qu'il n'y avait pas d'épiciers.

ALBERT.

Vous croyez ?

COQUARDIER.

Voulez-vous une preuve plus palpable?... Les animaux domestiques, le chien, le chat, vivent très peu. Pourquoi ? Parce qu'ils se nourrissent comme nous. Par contre, prenez la carpe, ce Mathusalem d'eau douce, elle ne se sert pas chez les épiciers, la carpe, elle vit très longtemps.

ALBERT.

Eh bien ?

COQUARDIER.

Mettez une carpe chez votre cousin, dans un bocal de cornichons, et je vous parie tout ce que vous voudrez qu'au bout de deux jours, vous ne la retrouverez pas vivante.

ALBERT, à part.

Il est enragé !

SCÈNE XII

LES MÊMES, LOUISE, puis CLARISSE

Louise entre de gauche.

LOUISE.

Papa, on vient d'apporter ces cartes de visite.

COQUARDIER, les prenant.

Merci ! (A. Albert.) Voici pour vous !

ALBERT, lisant.

« Maître Albert Durand, avocat près la cour d'appel, Paris ! »

Il les met dans sa poche.

COQUARDIER.

Les autres sont pour moi.

ALBERT.

Voyons! (Lisant avec stupéfaction.) « Agenor Coquardier, beau-père de maître Albert Durand ! »

COQUARDIER.

Pardonnez-moi cette bouffée d'orgueil!

ALBERT.

Mais c'est ridicule!

COQUARDIER.

Je le sais... aussi je ne m'en servirai qu'à Mézidon!

CLARISSE, entrant par le fond.

Madame, on apporte des paquets de chez l'épicier.

LOUISE.

Posez ça là.

Clarisse pose les objets sur la table et sort.

COQUARDIER.

Déjà! c'est très gentil!

LOUISE, examinant les paquets.

Qu'est-ce que c'est que cela? Du sucre cassé? De la confiture?

COQUARDIER.

Des bougies? (Lisant.) Taploca Durand, le seul qui s'améliore en vieillissant, chez Albert Durand, épicier en gros, rue Montmartre, 126.

ALBERT.

La première maison de Paris.

COQUARDIER.

Ah! ça vient de chez votre cousin?

ALBERT.

Oui... de chez mon cousin.., qualité extra...

COQUARDIER, trouvant la facture.

Comment ! il envoie la facture ! il appelle ça : à titre gracieux. Il va bien, votre cousin ! Nous refusons ces paquets !

ALBERT.

Hein ?

LOUISE.

Pourquoi, papa ?

COQUARDIER.

Le sucre, vingt-et-un sous, quand nous le payons quatre-vingts centimes à Mézidon ? la bougie un franc quarante, quand nous payons un franc trente, là-bas ?

ALBERT.

Puisque c'est moi qui paye.

COQUARDIER.

Ce sucre n'est pas blanc. Je connais cette marque de bougie, c'est de la camelotte.

ALBERT.

Permettez !

COQUARDIER.

Quand je vous le disais : les épiciers sont tous des fumistes.

ALBERT, criant.

Mais je vous dis qu'il y a des exceptions, à la fin.

COQUARDIER.

Vous défendez votre famille... vous avez raison... mais vous ne me ferez pas changer d'avis... Tout ça, c'est de la camelotte.

ALBERT, à part.

Quelle humiliation !

COQUARDIER.

Du reste, je veux en avoir le cœur net, et j'enverrai ces produits au laboratoire municipal.

Grand fracas dans la coulisse. Bruit de verres cassés et d'éboulement.

ENSEMBLE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ils vont à la porte du fond.

GLARISSE, accourant par le fond.

C'est la colonne de Cicéron.

COQUARDIER.

Eh bien ?

GLARISSE.

Elle vient d'aller piquer une tête sur la serre du voisin.

Elle va regarder au fond.

LOUISE, au fond.

Elle a tout brisé.

COQUARDIER.

Pourquoi met-il des vitres à sa serre ?

ALBERT.

Qu'est-ce que vous voulez qu'il y mette ?

COQUARDIER.

Du verre incassable, au moins.

LOUISE, descendant.

M. Javanon va faire un procès.

GLARISSE, au fond.

Monsieur, le voisin, qui est bègue, crie comme un sourd. Il dit qu'il va, aujourd'hui même, trouver maître Durand, le premier avocat de Paris.

COQUARDIER.

Ah ! elle est bonne celle-là !... il ne sait pas que vous

habitez ici. Vous le recevrez comme il le mérite, et j'irai moi-même à votre cabinet.

LOUISE.

J'irai avec toi!

ALBERT, anéanti et tombant sur le canapé.

C'est complet. Comment vais-je sortir de là?

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Riche cabinet de travail. Au fond, porte d'entrée; à droite et à gauche, portes conduisant dans l'appartement. — Deuxième plan à gauche, porte donnant sur l'escalier de service. Deux potiches. Meubles, bibelots.

SCÈNE PREMIÈRE

DURAND, seul.

Au lever du rideau, il dépouille sa correspondance. — Lisant.

«... Prie maître Durand d'assister à la soirée, etc... On dansera.» (Autre lettre.) « Prie maître Durand de lui prêter quinze louis... » (Grimace, autre lettre.) « Vous supplie de lui envoyer quinze francs... » A la bonne heure! (Autre lettre.) «... Cher ami, peux-tu me rendre le service de me prêter cinquante louis... Oui, n'est-ce pas?... » On appelle ça dépouiller son courrier, mais c'est mon courrier qui me dépouille moi! (Il continue à décacheter ses lettres.) Il me semblait qu'il me manquait quelque chose... la lettre anonyme... Présente! « Si tu fais acquitter Tapotard, je te chourine. Isidore, quinze années de campagne. . en Nouvelle-Calédonie, vingt-cinq blessures... distribuées à droite et à gauche. » (Une autre.) Une écriture de femme. « Tapotard est innocent. Je vous en supplie, faites-le acquitter. Une femme du monde, admiratrice de Tapotard. » « Cher et illustre maître... (Parlé.) En voilà un qui est poli au moins! (Lisant.) « Vous ne m'avez fait condamner qu'à quinze ans, j'ai vingt-cinq ans, je reviendrai donc

du baigneur dans la force de l'âge. Je n'ai pas le sou pour vous payer ; mais s'il y a prescription pour les crimes, il n'y a pas de prescription pour la reconnaissance. J'espère, à mon retour, faire une bonne affaire qui me permettra de m'acquitter envers vous. Encore merci, et espérez ! Votre assassin dévoué, Victor Cabalard.

P. S. Ci-joint ma photographie. C'est tout ce que je possède. »

Il sonne. Charvet entre.

SCÈNE II

DURAND, CHARVET.

Charvet est un vieux domestique.

DURAND.

Dites-moi, Charvet ?

CHARVET.

Monsieur !

DURAND.

Si l'on vient pour mon appartement, pendant mon absence, vous demanderez deux mille six, mais vous pourrez le laisser à onze cents.

CHARVET.

A la place de monsieur, je garderais cet appartement. Ça me ferait un petit *buen retiro*.

DURAND.

M. Charvet, vous avez des mœurs étranges.

CHARVET.

Je dis ça dans l'intérêt de monsieur auquel, Dieu merci ! les aventures n'ont pas manqué jusqu'à ce jour, depuis Mademoiselle Pâquerette, jusqu'à la duchesse de Bois-Fleuri.

DURAND.

Je liquide aujourd'hui même Pâquerette... Quant à la duchesse... ses lettres sont soigneusement cachetées et prêtes à lui être rendues si on vient les chercher en mon absence. Les voici.

Il montre que le paquet est sur son bureau.

CHARVET.

Est-ce que Monsieur a lu la *Gazette des Tribunaux* ?

DURAND.

Pas encore.

CHARVET, le tirant de sa poche.

Ah ! c'est juste, je l'ai sur moi... On annonce, en termes très flatteurs, que monsieur plaide aujourd'hui pour le fameux Tapotard.

On sonne au dehors.

DURAND.

On sonne. Allez voir.

CHARVET.

Oui, cher maître.

Il sort.

DURAND, seul, parcourant le journal.

Cent lignes sur Tapotard... et trois lignes sur moi !

CHARVET, entrant.

Monsieur y est-il pour mademoiselle de Clos-Vougeot ?

DURAND.

Je crois bien, je l'attends. (Charvet sort.) C'est Pâquerette, c'est ma dernière maîtresse. Elle n'a da piquant. Je lui ai écrit de venir pour lui dire de s'en aller.

CHARVET, introduisant Pâquerette.

Si mademoiselle veut entrer ?

PAQUERETTE.

Merci, mon ami.

SCÈNE III

DURAND, PAQUERETTE, puis CHARVET.

Pâquerette introduite par Charvet, attend pour parler qu'il soit ressorti, et qu'il ait refermé la porte.

PAQUERETTE.

Bonjour, Albert.

DURAND.

Bonjour, Pâquerette!

PAQUERETTE.

Comme tu me dis ça!

DURAND.

Pâquerette, j'ai des choses graves à vous apprendre.

PAQUERETTE.

Ah! c'est le jour des ennuis. J'ai déjà payé mon terme ce matin.

DURAND.

C'est d'un autre terme qu'il s'agit.

PAQUERETTE.

Comprends pas, Albert. De quel terme parlez-vous ?

DURAND.

Du terme de notre bonheur.

PAQUERETTE.

J'espérais un plus long bail... Vous avez été mon cinquième amour, Albert!

DURAND.

J'ai fait votre connaissance à la suite de l'affaire Gallardin.

PAQUERETTE.

Dites que je me suis emballée en vous entendant plaider... Si jamais il y a eu au monde une canaille, c'est ce Galardin.

DURAND.

Ça, c'est vrai.

PAQUERETTE.

Je me disais, en entendant le magistrat debout : Toi, mon bonhomme, t'es fichu ! T'as plus que ton recours en grâce. Mais vous étiez là, vous !... Vous parlez, et les preuves tombent comme des capucins de cartes.

DURAND.

Toujours, quand je plaide !

PAQUERETTE.

Votre parole m'hypnotise... Le jury pleure... Le Procureur de la République regarde Galardin d'un œil attendri, comme pour lui faire des excuses... L'on sent que si la victime de Galardin n'était pas morte, c'est elle qu'on condamnerait. A ce moment-là, Galardin lui-même se croit innocent... On l'acquitte, ça ne fait pas un pli..., quinze jours après, il faisait un mariage d'inclination.

DURAND.

C'est vrai. Toutes les années, il m'envoie un bronze au jour de l'an.

PAQUERETTE.

Tandis que Galardin était acquitté, moi, j'étais condamnée, ... condamnée à vous aimer... Le soir même, je vous écrivais pour vous peindre mon admiration...

DURAND.

Une lettre adorable et spirituelle.

PAQUERETTE, flattée.

On a son style.

DURAND.

Et nous avons été heureux six mois.

PAQUERETTE.

Vous ne voulez pas redoubler ?

{DURAND.

Impossible ! Je vais me marier.

PAQUERETTE.

Cruelle révélation !

DURAND.

Maintenant, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

PAQUERETTE.

Ne parlons pas d'argent, je vous en prie.

DURAND.

Pourquoi ?

PAQUERETTE.

Je ne veux pas d'argent de vous. Offrez-moi une petite maison de campagne de rien du tout pour que je me dise l'été : C'est lui qui me l'a offerte.

DURAND.

Vous n'aimeriez pas mieux un piano ?

PAQUERETTE.

Si, pour mettre dans le salon. Mais c'est le seul meuble que j'accepterai.

DURAND, à part.

Elle me coûtera cher, l'affaire Galardin. (Haut.) Eh ! bien, si vous entendez parler d'une petite maison dans les 8.000 à 8.500...

PAQUERETTE.

C'est ce que me donnerait un avocat de province !

DURAND.

Mettons 10,000. (A part.) Mais c'est cher ! (Haut.) et je vous renverrai vos lettres.

PAQUERETTE.

Je reviendrai les chercher moi-même pour vous revoir encore une fois, et me dire : L'ai-je assez aimé, cet animal-là !

CHARVET, entrant.

Madame et mademoiselle de la Haute-Tourelle demandent si monsieur peut les recevoir ?

DURAND, à part.

Ma belle-mère, ma fiancée ! Je ne les attendais que demain. (Haut.) Un instant !

Charvet sort.

PAQUERETTE.

J'ai vu à Nanterre une petite maison suisse de 15.000 francs.

DURAND.

C'est entendu ! Allez-vous en... Vous aurez la maison suisse.

PAQUERETTE.

Par où sors-je ?

DURAND.

Par ici.

PAQUERETTE.

L'escalier des femmes honnêtes qui ont cessé de l'être. Quoi qu'il arrive, Albert, ma pensée vous suivra de loin-

DURAND.

De très loin, je vous en prie.

Il la fait sortir à gauche, par l'escalier de service.

PAQUERETTE.

Adieu, amour.

DURAND, seul.

15,000 francs ! Il n'y a pas à dire, je n'ai pas été heureux pour cette somme-là.

Il sonne. — Charvet introduit madame de la Haute-Tourelle et Irma — et sort.

SCÈNE IV

DURAND, MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE,
IRMA, puis CHARVET.

DURAND, allant au-devant d'elle.

Quelle aimable surprise !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Vous ne nous attendiez que demain ?

DURAND.

Voulez-vous me permettre de vous embrasser, chère Irma.

IRMA.

Maman ne veut pas, monsieur.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Dans la noblesse, on ne s'embrasse jamais avant le mariage, rarement après, et quelquefois jamais.

DURAND.

Ah !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Nous avons lu dans la *Gazette de France* que vous deviez plaider aujourd'hui pour le fameux Tapotard ; ma fille m'a dit : Je t'en prie, maman, allons entendre plaider mon fiancé. Moi, je n'y tenais pas. Mais elle a beaucoup insisté, et je me suis laissé convaincre. Au fond, je ne suis pas fâchée de voir si vous avez autant de talent qu'on le dit.

DURAND.

Vous êtes trop aimable.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE

Nous vous ferons donc l'honneur d'aller vous entendre.

DURAND.

J'en suis confus !

IRMA.

Il est très gentil, votre cabinet.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Tu trouves?... Ça manque de goût, ça sent le parvenu.

DURAND, à part.

Elle se croit déjà ma belle-mère.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Ma fille vous donnera ce qui vous manque : le goût dans l'ameublement.

IRMA.

Maman !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Je tiens à dire cela à ton fiancé. Il ne paraît pas assez fier de notre alliance. C'est pourtant la première fois, depuis Charles IX, qu'une la Haute-Tourelle se mésallie.

DURAND, à part.

Toi, si je n'aimais pas ta fille...

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Vous n'êtes pas seulement roturier ; vous vous appelez encore Durand. C'est être deux fois vulgaire.

IRMA.

Peut-on parler ainsi à une illustration du barreau ?

DURAND.

Laissez dire madame votre mère, ma chère Irma. mon amour pour vous me rend docile.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Il ferait beau voir que vous n'aimassiez pas ma fille.

DURAND, à part.

Elle a même la cruauté du subjonctif !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

N'oublie jamais, ma chère Irma, que tu domines ton mari du haut de plusieurs siècles de noblesse, et que si les révolutions peuvent démolir les trônes, elles ne démolissent pas les croyances.

DURAND, à part.

Ah ! elle est agaçante !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Du reste, les avocats n'ont aucune éducation.

DURAND.

Madame !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Voulez-vous, je vous prie, me donner des entrées pour le procès Tapotard ? Loin de l'accusé, n'est-ce pas ? Je vous saurai gré, une fois marié, de ne plus plaider pour des gens de rien.

DURAND.

C'est entendu, chère madame ! Je ne plaiderai que pour les gentilshommes qui auront mal tourné.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Vous devriez renoncer au barreau, et venir gérer mes propriétés.

DURAND.

Comme intendant ?

IRMA.

Oh ! maman !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Donnez-nous donc nos entrées.

IRMA.

Ah ! oui.

DURAND.

Impossible ! Vous ne pouvez assister aux débats... L'affaire est scandaleuse.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Alors pourquoi plaidez-vous ?

DURAND.

C'est mon état.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

C'est déplorable !

IRMA.

Maman, n'oublie pas que tu m'as promis de me conduire au Louvre.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

C'est juste. Maintenant qu'elle va se marier, je puis bien lui montrer la sculpture. (A Irma.) Tu as ton lorgnon bleu ?

IRMA.

Oui, maman.

DURAND.

Pourquoi faire ce lorgnon bleu ?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Pour la sculpture... Ça met un maillot aux statues.

DURAND.

Les feuilles de vigne ne vous suffisent donc pas ?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

On n'en met pas assez.

DURAND.

On ne peut pourtant pas mettre du raisin !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Du raisin ?... C'est déplorable !... Viens, Irma.

Elle remonte.

IRMA.

Au revoir, monsieur Albert.

DURAND.

Me ferez-vous l'amitié de déjeuner avec moi ?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Nous vous ferons cet honneur.

DURAND.

Eh ! bien, je vous attends, après votre visite au Louvre. A bientôt, ma chère Irma.

Il profite de ce que madame de la Haute-Tourelle regarde un tableau avec son lorgnon pour embrasser Irma.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE, se retournant.

Monsieur, vous déshonorez ma fille ! (A Irma.) Allons, mon enfant ! (A part, en lorgnant Durand.) Du raisin ! Il est décidément très vulgaire, ce M. Durand.

Elles sortent.

DURAND, seul.

Si elle attend une invitation pour venir me voir quand je serai marié, elle attendra longtemps.

CHARVET, entrant, et lui remettant une carte.

Il y a là un monsieur qui désire vous parler.

DURAND, prenant la carte.

Sapristi ! je n'ai pas beaucoup de temps, moi. (Lisant.) « Javanon, ancien professeur de déclamation... » Faites entrer.

SCÈNE V

DURAND, JAVANON.

Javanon, type du vieux bourgeois ; il bégaye fortement. Durand lui fait signe de s'asseoir.

DURAND.

Vous désirez, monsieur ?

JAVANON.

Je dois vous didi... re... que j'ai une petite didi... fifi... culté de pro... pro... nonciation.

DURAND.

On s'en aperçoit fort peu, monsieur.

JAVANON.

Vous êtes bien ho... honnête.

DURAND, à part.

Un bègue ! ça va être long.

JAVANON.

J'ai un jaja... jajar...

DURAND.

Jardin.

JAVANON.

Oui, un ja... jajar...

DURAND, un peu impatienté.

Ne recommencez pas, puisque je l'ai dit.

JAVANON.

Oui, je ne peux pas dire... jajar... jajar... jajajar...

DURAND.

Au fait !... je vous en prie, monsieur, au **fait**.

JAVANON.

Monsieur, je suis gaga... gaga...

DURAND, à part.

Ça se voit ! (Haut.) Gaga... quoi ?

JAVANON.

Gaga... arçon, ga... arçon !.

DURAND, regardant sa montre, à part.

Il en a pour huit jours !... Ah ! quelle idée !... Les bègues ne bégaient pas en chantant. (Haut.) Chantez, je vous prie.

JAVANON, étonné.

Que je ?...

DURAND, à Javanon, ahuri.

Racontez-moi votre affaire, en chantant.

JAVANON, protestant.

Mais je ne sais pas.

DURAND.

Vous connaissez bien quelques airs ?

JAVANON.

Oui, oui.

DURAND.

Eh ! bien, chantez sur les airs que vous connaissez, et ne vous préoccupez pas de la rimé.

JAVANON.

Vous... vou... lez ?

DURAND.

Allez, ou nous n'en finirons pas.

JAVANON, à part.

Quel drôle d'avoooo... cat.

Air : *de la Dame blanche (Voyez d'ici ce beau domaine).*

Oui, je possède un beau domaine,
Dont les créneaux touchent le ciel.
Dans ce domaine est une serre
Avec des orangers dedans.

DURAND.

A la bonne heure ! Mais, dites-moi, ne pourriez-vous pas trouver un rythme plus sautillant ?

JAVANON.

Coco... coco...

DURAND.

Je vous en supplie, ne parlez pas ! Allez !

Il bat la mesure.

JAVANON.

Air : *des Diamants de la Couronne.*

J'ai pour voisin, (*bis.*)
Depuis quatre semaines, j'ai pour voisin,
J'ai pour voisin.

DURAND.

Je regrette de ne pas avoir de piano.

JAVANON.

Eh ! bien, fi... fi... fi...

DURAND.

Non, ne parlez pas.

JAVANON.

Air : *des Dragons de Villars (Ne parle pas, Rose, je t'en supplie).*Or, mon voisin possède une colonne
Qu'il éleva près du mur mitoyen.

DURAND, à part.

C'est un abonné de l'Opéra-Comique.

JAVANON.

Or, cette coco...

DURAND.

Non, non... chantez ;... et alléretto autant que possible

JAVANON.

Air : *d'Orphée aux enfers (finale).***Ah ! quel bruit ! quel fracas ! quel chambardement !**

Toutes mes vitres sont brisées.

Et mes beaux orangers,

Brisés, fracassés, pulvérisés, anéantis !

DURAND.

C'est bien ! Où habitez-vous ?

JAVANON.

Air : *des Cent Vierges (O Paris, gai séjour).*

A Passy, gai séjour

De plaisir et d'ivresse

A Passy...

DURAND.

Et vous voulez faire un procès ?

JAVANON, chantant.

Air de la Corde sensible.

Où, je voudrais, si la chose est possible,
Me fair' donner des dommags's intèrèts.

DURAND.

C'est bien! Je suis un peu pressé... allez m'écrire
votre affaire. Ça ira plus vite... Et revenez.

JAVANON, sortant, en continuant l'air précédent.

Et vous seriez un homme fort aimable,
Si vous pouviez me les faire obtenir.

DURAND.

Soyez tranquille.

JAVANON, reprenant.

A Passy, gai séjour...

Durand le pousse. Il sort par le fond.

DURAND, seul, redescend en scène en chantant sur l'air de la
« Corde sensible ».

En vérité, l'aventure est bizarre.

Vit-on jamais consulter en chantant.

S'interrompant.

Tiens ! ça se gagne.

SCÈNE VI

DURAND, ALBERT.

ALBERT, entrant, chargé de paquets.

C'est moi, cousin.

DURAND.

Ah ! te voilà, toi?... Eh ! bien, vous êtes de jolis lâ-
cheurs dans ta famille.

ALBERT.

Comment ?

DURAND.

Je vous ai attendus jusqu'à dix heures et demie, hier
soir, pour prendre le café.

ALBERT.

Oh ! le café... Oui, je me rappelle ; nous avons été empêchés au dernier moment.

DURAND.

Il y avait même des conserves. Mais qu'est-ce que tu portes là ?

ALBERT, lui remettant les paquets.

Un jambonneau et un lièvre ; (Sortant des boîtes de sa poche.) plus une boîte de pruneaux d'Agen... qualité supérieure, et un ananas... ce fruit du riche. Et tout à l'heure. Théodore va t'apporter deux pains de sucre. (A part.) Je lui dois des dédommagements.

DURAND.

C'est la première fois que tu m'offres quelque chose.

ALBERT.

Tu crois ?

DURAND.

J'en suis sûr.

ALBERT.

Cependant, j'ai pour toi la plus vive affection, tu le sais.

DURAND.

Je t'aime bien aussi. Tu n'es pas fort, mais tu es un brave garçon.

ALBERT, sortant un paquet de sa poche.

Tiens ! voici encore cent cartes de visite. (Lisant.) Maître Albert Durand, avocat près la cour d'appel, Paris.

DURAND, à part, les prenant.

Quelle drôle d'idée !

ALBERT.

Oh ! es-tu heureux d'être avocat !... (A part.) Ma femme et mon beau-père vont venir. Il faut l'éloigner à tout prix. (Haut.) Dis donc, Albert, j'ai un immense service à te demander.

DURAND.

Ah! je comprends le jambonneau.

ALBERT.

Voici ce que c'est. J'aurais besoin de ton cabinet pour une heure, une heure et demie.

DURAND.

Pour quoi faire?

ALBERT.

Tu es curieux?

DURAND.

Explique-toi.

ALBERT.

Voyons, tu ne devines pas?

DURAND.

Non!

ALBERT.

Ta parole?

DURAND.

Ma parole!

ALBERT.

Eh! bien, j'ai une intrigue.

DURAND, avec stupéfaction.

Toi?

ALBERT.

Oui.

DURAND.

Tu n'es qu'un libertin! Tu as une maîtresse, après un mois de mariage.

ALBERT.

Ah! ce n'est pas une nouvelle... C'est une ancienne... une reprise.

DURAND.

Quel rapport ça a-t-il avec mon cabinet?

ALBERT.

Comme c'est une femme de grand monde, je ne peux pas la recevoir à l'hôtel. Alors, j'ai pensé que toi, qui es garçon, qui as un gentil appartement, tu voudrais bien me le prêter.

DURAND.

Pour tes orgies?... jamais!

ALBERT.

Je t'assure qu'il ne se passera rien d'inconvenant.

DURAND.

Tais-toi!... tu me scandalises.

ALBERT.

Voyons!... Je t'enverrai des cerises à l'eau-de-vie.

DURAND.

Mon cabinet ne peut pas servir de cadre à vos débauches, monsieur Durand.

ALBERT.

Sois raisonnable.

DURAND.

Comment?... Sois raisonnable!... En voilà assez!.. J'ai à sortir, allons-nous en.

Il prend son chapeau.

COQUARDIER, dans la coulisse.

Maitre Durand, s'il vous plait?

ALBERT.

La voix de mon beau-père!

DURAND.

C'est bien fait. C'est la Providence qui l'envoie.

ALBERT, à part.

Si j'en réchappe!

SCÈNE VII

LES MÊMES COQUARDIER, LOUISE.

COQUARDIER, à Charvet.

Vous n'avez pas besoin de nous annoncer, nous sommes la famille.

DURAND, à part.

Il est sans façons.

COQUARDIER, apercevant Durand.

Tiens, vous voilà, vous ?

ALBERT, présentant.

Mon cousin Durand... ma femme.

DURAND.

Ma cousine.

LOUISE, à part.

L'épicier !... (Haut, avec dédain.) Bonjour, bonjour.

DURAND, à part.

Aucune éducation ! (Bas à Albert.) Et ta maîtresse qui va venir ?

COQUARDIER.

Dites donc, mais c'est très bien ici !

LOUISE.

Et d'un goût !

DURAND, modestement.

Oh ! c'est très ordinaire.

COQUARDIER, avec ironie.

Ordinaire ? Vous trouvez ça ordinaire, vous ? (Bas à Albert.) C'est curieux comme il est jaloux, cet animal-là.

LOUISE.

Ces tentures... cet ameublement sévère... tout cela décèle une main d'artiste.

DURAND, faisant de la modestie.

Oh! d'artiste... c'est beaucoup dire.

COQUARDIER, avec force.

D'artiste, oui, monsieur.

DURAND.

Comme vous voudrez.

COQUARDIER, à part.

J'ai vu bien des envieux dans ma vie, mais je n'en ai jamais vu de cette force-là.

LOUISE.

C'est d'un confortable!

COQUARDIER, essayant les fauteuils.

On dirait des huit-ressorts. Ah! ce n'est pas un épicier qui se meublerait comme ça.

DURAND, bas à Albert.

Il est dur pour toi.

ALBERT.

J'y suis habitué.

COQUARDIER, triomphalement.

Il me vient une idée.

ALBERT.

Laquelle? (A part.) Chaque fois qu'il lui vient une idée, je suis dans des transes...

COQUARDIER.

Quand je serai à Paris, je viendrai passer mes après-midi ici.

LOUISE.

Et moi, j'apporterai ma tapisserie.

DURAND, à part.

Comment? ils s'installent! (Haut.) Pour quoi faire?

COQUARDIER.

On nous prendra pour des clients... Ça garnira.

DURAND.

Dieu merci ! les clients ne me manquent pas, à moi.

COQUARDIER.

Qu'est-ce que ça peut nous faire, vos clients... des gens de rien.

DURAND.

Ah ! dame ! c'est la profession qui veut ça.

LOUISE, avisant un objet d'art.

Tiens ! c'est gentil, ça ! Je le porterai à la maison.

DURAND, bas, à Albert.

Dis donc ?...

ALBERT, bas, à Durand.

Voyons, tu peux bien nous donner ça comme cadeau de nocés.

COQUARDIER, à part.

Est-ce qu'il va moisir ici. (Haut.) Vous devez avoir affaire, ce n'est pas dimanche aujourd'hui. Ne vous gênez pas pour nous, je vous en prie.

DURAND, bas, à Albert.

Il me renvoie. Comment vas-tu te tirer de là ?

ALBERT.

Si nous allions faire un tour ?

COQUARDIER.

Du tout, nous sommes très bien ici.

LOUISE, retirant son chapeau.

Nous allons rester encore une heure.

DURAND, bas, à Albert.

Décidément, ils se méfient. Je ne puis cependant pas les mettre à la porte.

ALBERT, bas.

Je m'en charge. Si tu as à sortir, ne te gêne pas.

DURAND, bas à Albert.

Et surtout qu'on ne touche pas à mes papiers.

ALBERT, bas.

Sois tranquille.

DURAND, à Albert.

Bonne chance!... Madame, monsieur!

COQUARDIER, prenant le jambonneau et le lièvre; à Durand.

Dites donc... c'est à vous, ça?

DURAND.

Oui, c'est à moi.

COQUARDIER, voulant les lui remettre.

Rempportez-moi ça au magasin.

DURAND, ahuri, refusant.

Mais laissez donc ça là!... (A part.) Il est fou. Il me fait faire ses commissions, maintenant.

Il sort par le fond.

ALBERT, à part.

Ouf! (Haut.) Mais laissez donc ça là! C'est un cadeau qu'il me fait.

Coquardier remet le jambonneau et le lièvre sur la table.

SCÈNE VIII

ALBERT, COQUARDIER, LOUISE.

COQUARDIER.

Enfin! voilà cet intrus parti; nous voilà chez nous. Voyons maintenant votre cabinet. (Il s'installe au bureau.) Regarde, ma fille; voilà où ton mari prépare ces magnifiques morceaux d'éloquence qui font l'admiration de la France entière.

ALBERT.

Oui... c'est là... que je...

LOUISE.

Ai-je été assez heureuse de t'épouser, mon Albert!

COQUARDIER.

Que vois-je ?

ALBERT, à part.

Je tremble !

LOUISE.

Qu'y a-t-il, papa ?

COQUARDIER, lisant le « Figaro ».

Ce qu'il y a?... Il y a que, aujourd'hui, aujourd'hui même, ton mari plaide pour le fameux Tapotard.

LOUISE, à Albert.

Comment ! tu plaides aujourd'hui, et tu ne nous l'avais pas dit.

ALBERT.

J'allais vous le dire.

LOUISE.

Quel bonheur ! T'entendre plaider aujourd'hui même, et me dire, quand tu parleras : c'est moi qui suis sa femme.

COQUARDIER.

Et moi son beau-père.

ALBERT, à part.

Je ne sais pas pourquoi on met ça dans les journaux. (Haut.) Eh ! bien, vous ne m'entendrez pas aujourd'hui, (A part.) ni les autres jours non plus.

COQUARDIER.

Que voulez-vous dire ? Quelle est la puissance humaine qui peut empêcher le beau-père et la femme de maître Durand d'aller l'entendre plaider ?

ALBERT.

Cette puissance, c'est le huis-clos. On prononcera le huis-clos.

Il prononce huiss.

COQUARDIER, rectifiant.

On prononcera le huis-clos.

ALBERT.

Si vous voulez.

LOUISE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette affaire-là ?

ALBERT, à part.

Oui, qu'est-ce que c'est que cette affaire-là ?

COQUARDIER, s'asseyant au bureau.

Donnez-nous quelques détails puisque nous ne pouvons y assister.

ALBERT, embarrassé.

Ce Tapotard est un gremlin, vous savez.

COQUARDIER.

Naturellement. On n'a pas l'habitude de faire passer les honnêtes gens en cour d'assises.

LOUISE.

Qu'est-ce qu'il a fait, ce Tapotard ?

ALBERT.

Vous ne pouvez pas vous le figurer. (A part.) Moi non plus.

COQUARDIER, avisant le dossier sur le bureau.

Mais voici le dossier.

ALBERT, à part.

Le dossier! bravo! (Haut.) Lisez le dossier, et il vous expliquera tout.

COQUARDIER.

Tiens! les notes ne sont pas de votre écriture.

ALBERT.

Naturellement. C'est l'écriture de mon secrétaire. Je licite.

COQUARDIER, lisant le dossier en souriant.

Hé! hé!... est-ce qu'elle est jolie ?

ALBERT.

Qui ça ?

COQUARDIER.

La demoiselle Baldassour.

ALBERT.

Je ne la connais pas.

COQUARDIER.

C'est la demoiselle que Tapotard a aimée de force, non loin des fortifications, dans la nuit du 10 au 11 octobre. Il y a des détails qui feraient rougir un romancier naturaliste.

ALBERT.

C'est vrai. Mais laissons là Tapotard.

COQUARDIER, lisant.

Oh! oh! voilà un témoin à charge qui va vous donner du fil à retordre. Sa déposition est accablante. Il a tout vu.

LOUISE, à Albert.

C'est fâcheux pour toi.

COQUARDIER, il lit.

« Je fumais ma pipe non loin de l'endroit du crime. Soudain une ombre de femme passe devant moi, suivie d'une ombre d'homme. L'ombre de l'homme saisit l'ombre de la femme, et la lune parut... faisant de ces deux ombres une saisissante réalité. (Louise se lève et gagne la gauche.) C'est grâce à la lune que j'ai pu reconnaître l'accusé. » Qu'est-ce que vous répondez à ça, vous ?

ALBERT.

Moi, je répons que ce n'est pas vrai.

COQUARDIER.

Permettez!... le témoin est honorable.

ALBERT.

Je dirai que l'accusé a refusé de lui prêter de l'argent.

COQUARDIER.

Très fort! Décidément, il est très fort... Passons à la déposition de la dame Joséphine Herbivore.

ALBERT, à part.

Ah ! j'ai chaud.

COQUARDIER.

Elle est rudement bonne pour vous.

ALBERT, se laissant aller à prendre l'affaire avec intérêt.

Ah ! elle est bonne pour moi ?... Qu'est-ce qu'elle dit, la dame Joséphine Herbivore ?

COQUARDIER.

Comment ! vous ne le savez pas ?

ALBERT.

Je ne lis jamais les dépositions des témoins avant l'audience.

COQUARDIER.

Pourquoi ?

ALBERT.

Puisqu'ils viennent déposer à l'audience, à quoi ça sert-il de connaître ce qu'ils vont dire ? Il n'y a plus de surprise.

COQUARDIER.

Oui... mais pour préparer vos arguments ?

ALBERT.

Est-ce qu'on prépare les arguments. Ils viennent tout d'un coup... paf !

COQUARDIER.

Paf !... ah ! ça, c'est le génie ! Ton mari a du génie. J'ai entendu dire que les plus remarquables orateurs préparent toujours leur exorde et leur péroraison.

ALBERT.

Toujours !

COQUARDIER.

Eh ! bien, dites-nous seulement votre péroraison.

ALBERT, embarrassé.

Ma péroraison ?... Oui, je vais vous la dire, ma péroraison.

COQUARDIER..

Le dernier paragraphe seulement.

ALBERT, plaidant.

J'ai fini, messieurs les jurés.

COQUARDIER.

Oh! non, c'est trop court.

ALBERT.

C'est le dernier paragraphe.

COQUARDIER.

Eh! bien, dites-nous l'avant-dernier.

ALBERT, plaidant.

Oui, messieurs, Tapotard est innocent. Mon client est bien vieux. C'est trop que sur ces bancs, on ait pu voir rougir ses nobles cheveux blancs.

COQUARDIER, enthousiasmé.

Ce sont des vers! Vous plaidez donc en vers?

ALBERT, emballé, à part.

J'ai fait des vers! (Haut.) Oui, parfois l'éloquence m'emporte de son souffle, et je fais moitié vers, moitié prose.

COQUARDIER.

Comme dans les opéras-comiques.

ALBERT.

Les vers attendrissent l'âme du juré. Si l'on plaidait en vers, je suis sûr qu'on aurait beaucoup plus d'acquittements.

COQUARDIER.

Et puis ça ferait une position aux poètes.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CHARVET.

CHARVET.

Mesdames de la Haute-Tourelle demandent maître Durand.

COQUARDIER.

Faites entrer.

ALBERT, à part.

Sapristi! la belle-mère et la fiancée du cousin!

LOUISE, à Albert.

Quelles sont ces dames?

ALBERT.

Je ne les connais pas.

COQUARDIER.

Des nouvelles clientes? Veinard!

ALBERT.

Il faut que je m'occupe de Tapotard. Dites que je suis sorti.

Il sort à droite.

COQUARDIER.

Faites entrer.

SCÈNE X

COQUARDIER, LOUISE, MADAME DE LA HAUTE
TOURELLE, IRMA, puis ALBERT.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE, entrant.

Il n'est pas midi... nous ne sommes pas en retard.

COQUARDIER.

Si ces dames veulent prendre la peine de s'asseoir.

On s'assied.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur?

COQUARDIER, se levant.

Agénor Coquardier, de Mézidon.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Vous connaissez maître Durand?

COQUARDIER.

Si nous le connaissons!... Dis donc, Louise, madame demande si nous connaissons maître Durand.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Ma question n'a pourtant rien d'hétéroclite.

LOUISE.

Oui, madame, nous le connaissons... Nous le connaissons beaucoup.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE, bas à Irma.

Des intimes... Ils sont vulgaires.

IRMA.

Puisque vous le connaissez, parlez-nous de lui.

COQUARDIER.

Avec le plus grand plaisir. Maître Durand est tout simplement notre premier avocat.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Un des premiers.

COQUARDIER.

J'ai dit le premier, et je vous demande la permission de le maintenir.

IRMA.

C'est mon avis.

LOUISE, à part.

Elle est charmante, cette jeune fille.

IRMA.

Parlez-nous de lui.

COQUARDIER.

Cet homme illustre, si éclatant dans la vie publique, apporte dans la vie privée une modestie de caractère et une simplicité d'allures dignes d'éloges. Il mange comme tout le monde, il parle comme vous et moi. Il me dit tout le temps : Ne m'appellez pas cher maître. Et pour me résumer d'un mot : Êtes-vous passées quelquefois sur le Pont des Arts ?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Oui, monsieur.

COQUARDIER.

Il y a tout près un monument surmonté d'une coupole ?

IRMA.

L'Institut.

COQUARDIER.

Vous l'avez dit. Eh ! bien, dans trois ou quatre ans, si nous avons la veine de perdre un Immortel, maître Durand le remplacera.

IRMA.

Il sera de l'Académie ?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Cela me réconcilie un peu avec lui.

COQUARDIER.

Vous étiez donc brouillés ?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Non, mais il me paraissait vulgaire.

LOUISE.

Vulgaire !

COQUARDIER.

Ah ! madame, nous allons nous fâcher ! Oh ! il ne faut pas venir nous dire ces choses-là en face... je suis son beau-père.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Son beau-père?... Quel beau-père?

COQUARDIER.

Comment! Quel beau-père?... Il n'en a pas trente-six.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Alors, il est veuf?

COQUARDIER.

Veuf! (Montrant Louise.) Et cette dame, qu'est-ce que c'est? Je vous présente la compagne de sa vie.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Sa maîtresse!

COQUARDIER.

Sa maîtresse?

LOUISE.

Sa femme.

IRMA.

Sa femme?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Légitime?

COQUARDIER.

Comment, légitime?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Ce n'est pas possible.

LOUISE.

Pas possible?

COQUARDIER.

Expliquez-vous, madame.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Maître Durand a demandé la main de ma fille.

COQUARDIER.

De votre fille?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Oui, monsieur.

ROUISE, ouvrant la porte par où est sorti Albert.
Albert, Albert!

ALBERT.

Ces dames sont parties? (Les voyant.) Ah!

COQUARDIER.

Vous avez demandé la main de cette jeune fille?

ALBERT.

Moi! jamais de la vie.

COQUARDIER.

Vous voyez bien.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Ce n'est pas monsieur qui a demandé la main d'Irma.

IRMA, montrant une photographie.

Le voilà, maître Durand.

ALBERT.

Patatras!

Il s'affaisse.

COQUARDIER, prenant la photographie.

Ça, maître Durand!... mais c'est l'épicier!

Il pouffe de rire.

ALBERT.

Oui, c'est l'épicier.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Quel épicier?

COQUARDIER.

Son cousin... qui a le même nom que lui.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Un épicier!... Ma fille, quelle horreur!...

Elle déchire la photographie avec dégoût.

ALBERT, exaspéré, à part.

Mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous contre les épi-
ciers?

COQUARDIER, à Albert.

Eh! bien, comment la trouvez-vous, celle-là? Se faire passer pour vous, afin d'épouser plus facilement cette jeune fille.

ALBERT, s'efforçant de rire.

Mon Dieu! je la trouve drôle... sans excès.

COQUARDIER.

Vous savez, ça dépasse les bornes. — Et s'il se re-présente ici, votre cousin, je le flanque à la porte.

ALBERT, à part.

Bon!... bien!... Il ne manquerait plus que ça.

IRMA.

Mais, maman, Albert était ici tout à l'heure.

COQUARDIER.

En visite, mademoiselle.

ALBERT.

Il apportait ce lièvre et ce jambonneau.

IRMA.

Ah! maman, je ne m'en consolerais jamais!

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Dans trois jours, tu n'y penses plus! Allons, suis-moi, mon enfant!... L'heure de la vengeance a sonné!

ALBERT.

Quelle vengeance?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

L'adresse de cet épicier?

ALBERT, à Coquardier.

Ne la donnez pas.

COQUARDIER.

Pourquoi?... Rue Montmartre, 126.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Très bien! Nous allons tout briser chez lui.

ALBERT.

Vous ne ferez pas ça.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Tout briser... Viens, Irma!

ALBERT, cherchant à la retenir.

Mais, madame...

Madame de la Haute-Tourelle et Irma sortent furieuses.

LOUISE.

Elles ont raison.

ALBERT, à part.

Je cours défendre mes denrées. (Haut.) Madame! Madame!!

Il sort en courant.

LOUISE.

Où va-t-il?

COQUARDIER.

Albert! Albert! ne vous mêlez pas de ça.

SCÈNE XI

COQUARDIER, LOUISE.

COQUARDIER.

Moi, si l'on m'avait fait ça, j'aurais tout saccagé! Je vais écrire à cet épicier de ne plus remettre les pieds ici.

LOUISE.

Oui, c'est ça, papa!

COQUARDIER, s'installe au bureau et écrit.

« Monsieur, après votre conduite ignoble...

LOUISE, qui s'est approchée du bureau.

Très bien!... (Prenant le paquet de lettres laissé par Durand.) Tiens, qu'est-ce que ça? Des lettres adressées à mon mari... Une écriture de femme. (Elle lit.) Ah! mon Dieu!

COQUARDIER.

Quoi?... qu'y a-t-il ?

LOUISE.

Mon mari me trompe !

COQUARDIER.

Lui ?

LOUISE.

J'en suis sûre. Je veux divorcer !

COQUARDIER.

Mais, mon enfant, si toutes les femmes trompées par leurs maris, divorçaient, il n'y aurait plus en France un seul ménage régulier.

LOUISE.

Ça m'est égal.

COQUARDIER.

D'abord, es-tu bien sûre ?

LOUISE.

Lis, lis cette lettre que je viens de trouver sur son bureau.

COQUARDIER, la prenant.

Voyons!... Tiens, une devise : Aide-moi, le ciel t'aidera. (Lisant.) « Mon bichon bleu...

LOUISE.

Son bichon bleu !

COQUARDIER.

Singulière appellation de l'amour... « Le duc est à la chasse, à Noisy, jusqu'à demain soir. Je suis seule. Tu as la clef du jardin. Tu trouveras la petite clef du vestibule dans la serre, sous le bananier. Les domestiques seront au théâtre. Viens vite me prodiguer ces marques d'amour dont je suis folle. Caresses intimes. Ta Nini. »

LOUISE, très nerveuse.

Sa Nini ! Et c'est daté d'il y a quinze jours. Il me trompait en pleine lune de miel.

COQUARDIER.

Il faut fermer les yeux... C'est un homme célèbre. Fermons les yeux.

LOUISE.

Mais je l'adore !

COQUARDIER.

C'est pour cela, chérie. Louis XIV a eu des maîtresses. Il n'en a pas moins laissé une excellente réputation.

LOUISE, nerveuse.

Alors, tu le défends ?

COQUARDIER, se récriant.

Je l'excuse ! Le mari fidèle est une exception. Il y en a, comme il y a des veaux à deux têtes. Ton mari n'a qu'une tête, voilà tout.

LOUISE.

Oh ! mes nerfs ! mes nerfs !

COQUARDIER.

Je t'en prie, va mettre ton chapeau. Nous allons partir. Le grand air te calmera.

LOUISE.

Je veux divorcer.

Elle prend une sébile pleine de sable et la frappe violemment sur le bureau.

COQUARDIER.

Là ! tu jettes du sable partout.

Il prend un plumeau suspendu près de la cheminée, et époussette le bureau.

LOUISE, à la porte.

Me tromper après quinze jours de mariage !

COQUARDIER.

Où vas-tu ?

LOUISE.

Parcourir l'appartement, et fouiller dans tous les meubles.

Elle sort.

COQUARDIER

Louise ! on ne furette pas chez les grands hommes ! (Au public.) Elle a raison. La tromper après quinze jours ! Il aurait dû attendre au moins un an.

SCÈNE XII

COQUARDIER, PAQUERETTE.]

PAQUERETTE, entrant.

Je viens chercher mes lettres.

COQUARDIER.

Une dame !

PAQUERETTE, à part.

Tiens, un nouveau garçon de bureau ! (A part.) Allez dire à maître Durand qu'une dame qu'il attend vient chercher ses lettres.

COQUARDIER, à part.

Ses lettres... c'est la duchesse ! (Lisant.) Je sais tout, madame. Vous êtes la maîtresse de maître Durand.

PAQUERETTE, vivement.

Qui vous a dit ?...

COQUARDIER.

Deux mots seulement, madame ! (Solennellement.) L'hymen impose des devoirs ; et ce n'est pas une raison, parce qu'un mari va à la chasse, pour envoyer ses domestiques au théâtre.

PAQUERETTE.

Expliquez-vous.

COQUARDIER.

Le duc est à Noisy. Bien.

PAQUERETTE, ahurie.

Le duc moi si... je ne comprends pas.

COQUARDIER.

Mais s'il était revenu à l'improviste, et qu'il vous eût demandé la petite clef?

PAQUERETTE.

Quelle petite clef?

COQUARDIER.

Du vestibule, qui était dans la serre.

PAQUERETTE, ahurie.

Le vestibule était dans la serre? (A part.) Qu'est-ce qu'il me chante là?

COQUARDIER.

Qu'auriez-vous répondu?

PAQUERETTE.

Je ne sais pas.

COQUARDIER.

Tenez, j'ai un service à vous demander. Je vous le demande au nom du faubourg Saint-Germain, tout entier.

PAQUERETTE.

Quel service?

COQUARDIER.

Renoncez à maître Durand! je sais que ce sera dur. Lorsqu'une femme de votre rang se décide à franchir le Rubicon du vice...

PAQUERETTE.

Le Rubicon du vice?... Qu'est-ce que c'est que ça?

COQUARDIER.

C'est une petite rivière italienne qui coulait du temps de César... (Reprenant.) Il faut qu'elle y soit entraînée par

une grande passion ! Ah ! je vois. Vous avez la maladie du siècle ; vous êtes atteinte de névrose.

PAQUERETTE.

Ah ! est-ce que c'est long ?

COQUARDIER.

Pauvre femme ! pauvre femme !... Pauvre névropathe !!

PAQUERETTE.

Ah ! dites donc ?... vous savez... pas d'insolences.

COQUARDIER.

Mais songez aux conséquences !... Que le duc revienne inopinément de Noisy... qu'il vous surprenne avec maître Durand... Il vous tue ! Bien !

PAQUERETTE.

Comment ? bien ?

COQUARDIER.

Je veux dire : ça ne me touche pas.

PAQUERETTE.

Mais ça me toucherait ? moi ! (A part.) Ah ! ça, il est toqué.

COQUARDIER.

Mais il peut tuer aussi maître Durand !... Vous voyez bien qu'il faut renoncer à ces marques d'amour dont vous êtes folle, et ne plus mettre la clef sous le bananier.

PAQUERETTE.

Sous le bananier ?... Je la mettais sous le paillason.

COQUARDIER.

Il y a bananier dans la lettre.

PAQUERETTE.

Je n'ai jamais écrit cela.

COQUARDIER.

Ne niez pas ! j'ai lu.

PAQUERETTE.

Dites donc ! Est-ce que vous n'avez pas bientôt fini de me faire poser, mon vieux rigolo ?

COQUARDIER.

Rigolo?... Madame la duchesse !

PAQUERETTE.

Je ne suis pas duchesse !... j'en ai l'air, mais je ne le suis pas encore.

COQUARDIER.

Vous n'avez pas pour devise : Aide-moi, le ciel t'aidera ?

PAQUERETTE.

Non ! j'ai pour devise : Allons-y gaiement !

COQUARDIER.

A qui ai-je l'honneur de parler ?

PAQUERETTE.

Paquerette de Clos-Vougeot.

COQUARDIER.

Du faubourg Saint-Germain ?

PAQUERETTE.

Non, du faubourg Poissonnière.

COQUARDIER.

Mais alors mon gendre avait deux maîtresses ?

PAQUERETTE.

Ça se voit tous les jours.

COQUARDIER.

Pas à Mézidon, mademoiselle.

PAQUERETTE.

Mais allez-y donc à Mézidon !... Je n'en suis pas moins charmée d'avoir fait votre connaissance. J'habite, 121, rue du faubourg Poissonnière. Je reçois le jeudi. C'est vous dire que c'est le seul jour où l'on ne vient pas me voir.

COQUARDIER.

Alors, à mercredi!... (saluant.) Madamel!...

PAQUERETTE, saluant.

Monsieur!

Elle va prendre l'escalier de service.

COQUARDIER.

Où allez-vous?

PAQUERETTE.!

L'escalier des femmes du monde. (A part.) Il est rigolo tout de même, ce vieux-là!

Elle sort à gauche.

SCÈNE XIII

COQUARDIER, puis ALBERT, puis LOUISE.

COQUARDIER, seul.

Deux maîtresses!... Il va bien, mon gendre.

ALBERT, entrant, à part.

Elles avaient une voiture pour aller à mon magasin. Je n'ai pu en trouver une, il pleuvait.

LOUISE, entrant.

Je n'ai rien trouvé. (Apercevant Albert.) Ah! vous voilà! vous. Misérable!

ALBERT.

Comment, misérable?

COQUARDIER, bas.

Elle sait tout!

ALBERT.

C'est complet.

LOUISE.

Je ne vous pardonnerai de ma vie!

ALBERT.

Louise!

COQUARDIER.

Regarde ! il t'implore!

LOUISE.

Me tromper ainsi !

ALBERT.

C'est parce que je t'aimais.

COQUARDIER.

Là, vous exagérez.

LOUISE.

Nous plaiderons, monsieur!

COQUARDIER, bas, à Louise.

S'il se défend, tu perdras.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JAVANON.

JAVANON, entrant par le fond avec un papier à musique à la main, chantant.

AIR : *La digue, digue, don.*

Monsieur, j'ai terminé,
La digue, digue don. (*bis*).

ALBERT.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

COQUARDIER.

▲ qui avons-nous l'honneur de parler?

JAVANON, chantant, même air.

Mon nom est Javanon,
La digue, digue don. (*bis*).

COQUARDIER.

Javanon ! La colonne ! Nous n'avons pas le temps, fichez-nous la paix !

SCÈNE XV

LES MÊMES, MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE,
IRMA.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Là ! nous avons tout cassé chez l'épicier. Ça soulage.

ALBERT, à part.

Comment ! Tout cassé chez moi ! (Haut.) Mais c'est affreux !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Les commis nous ont aidés.

ALBERT.

Ça, c'est un comble !

COQUARDIER, à madame de la Haute-Tourelle.

Vous tombez en plein drame, madame !... Mon gendre a indignement trompé ma fille !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Ah ! ça, ces Durand sont donc tous des canailles !

ALBERT.

C'est par amour !

LOUISE.

Par amour !... Mais donnez-moi donc quelque chose à casser.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Voilà, madame. (Elle lui passe une potiche.) Allez-y, ça soulage !

Louise brise la potiche.

JAVANON, recevant la potiche sur le pied, chantant l'air de la
« Dame Blanche ».

Prenez garde!

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Moi aussi, je veux casser quelque chose!

Elle brise un vase.

JAVANON, recevant le vase dans les jambes.

Prenez garde!

Louise brise successivement plusieurs objets, suivie d'Albert et
des autres qui veulent l'en empêcher.

COQUARDIER.

Ma fille!

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Laissez-la donc! Ça lui détend les nerfs.

ALBERT.

Louise! Louise! je t'en prie!

LOUISE, saisissant une grande potiche.

Ah! vous aimez les porcelaines de Chine.

COQUARDIER.

Non! pas ça, c'est trop cher!

Il s'empare de la potiche qu'il garde dans ses bras.

JAVANON, chantant.

AIR : de *Guillaume Tell*.

Ce cabinet est un champ de carnage.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE, s'emparant d'une
autre potiche semblable.

Ça aussi, c'est trop cher?

ALBERT, à part.

Mon Dieu! si Durand rentrait!

Il tombe assis.

LOUISE, prenant les papiers des dossiers.

Tiens! les papiers!

Elle jette les papiers en l'air.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, DURAND.

DURAND, entrant par le fond.

Mon cabinet au pillage !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE, lui donnant une gifle
en tenant toujours la potiche dans ses bras.

Gredin ! Misérable ! Bandit ! Exploiteur !

COQUARDIER à Durand, même jeu avec sa potiche.

Sortez, usurpateur !

Il le coiffe avec sa potiche pendant que madame de la Haute-
Tourelle en fait autant à Albert.

JAVANON, criant en bégayant.

C'est une maison de fous ! A la garde ! A la garde !

Charvet paraît au fond et lève les bras au ciel.

Rideau.

125



ACTE TROISIÈME

Un cabinet attenant à la salle de la Cour d'assises. — Au fond, porte donnant sur la salle des Assises. Portes à gauche et à droite au premier et au deuxième plan.

SCÈNE PREMIÈRE

BARBATIER, LE PROCUREUR, puis
PAQUERETTE.

À la lever du rideau, Barbatier est debout au premier plan à droite.
— Le procureur se promène au fond, triste et pensif. Tous deux sont en robe.

BARBATIER, au public.

Savez-vous quel est ce magistrat qui se promène triste et pensif? C'est l'organe du Ministère public dans l'affaire Tapotard. Il a l'accablement du magistrat debout qui va lutter tout à l'heure contre maître Durand que nous avons surnommé l'Invincible. Ça va être la lutte du David du barreau contre le Goliath du parquet et l'on verra le parquet toucher la terre... ce qui ne surprendra personne. (Regardant sa montre.) En attendant, David est en retard, il doit préparer sa fronde.

Paquerette entre et se croise avec le procureur qui ne la regarde même pas.

PAQUERETTE, le toisant, à part.

La magistrature ne vous salue même plus ! Il est pourtant venu prendre le thé chez moi avec Albert.

Le procureur sort.

BARBATIER, la saluant.

Madame...

PAQUERETTE.

Bonjour, Barbatier...

BARBATIER.

Madame est placée ?

PAQUERETTE.

Naturellement. J'ai mon fauteuil à l'année.

BARBATIER.

C'est juste.

PAQUERETTE.

Y a-t-il beaucoup de monde ?

BARBATIER.

La salle est comble. Le commandant Lunel ne sait plus où donner de la tête. Il n'y a plus de place que sur les genoux du président.

PAQUERETTE.

Est-ce qu'Alexandre Dumas est venu ?

BARBATIER.

L'illustre auteur est là depuis un quart d'heure. Nous avons aussi de très jolies femmes. Ça tient les juges éveillés!...

PAQUERETTE.

Y a-t-il un peu de noblesse ?

BARBATIER.

Il y en aura davantage quand madame se sera entrée.

PAQUERETTE.

Ah ! Barbatier !... Comment Tapotard a-t-il passé la nuit ?

BARBATIER.

Il a dormi comme un loir. Il a la placidité confiante de l'homme qui est défendu par maître Durand.

PAQUERETTE.

Croyez-vous aux circonstances atténuantes ?

BARBATIER.

Comment aux circonstances atténuantes ? Je crois à l'acquittement puisque c'est M. Plumardier qui occupe le siège du ministère public.

PAQUERETTE.

Plumardier... aucun talent. Décidément maître Durand a toutes les veines.

BARBATIER.

Du reste, j'ai parié cent sous pour l'acquittement !

PAQUERETTE.

Avec le président ?

BARBADIER.

Non, avec moi. Je me fais des petits paris à moi-même toute la journée ; j'y trouve l'attrait du jeu sans les inconvénients. Si je perds, je mets les cent sous dans une tire-lire. Si je gagne, je fais la noce.

PAQUERETTE.

Avec cent sous ? Ils ne se ruinent pas, les huissiers. Voyons, ai-je ma lorgnette ? (Elle se fouille.) Oui !

BARBATIER.

La lorgnette, comme au théâtre.

PAQUERETTE.

Mais oui, pour moi, c'est une première. Les huissiers sont les régisseurs ; l'accusé, l'auteur ; le président, le directeur ; le ministère public, la critique ; l'avocat, la claque ; les témoins, les acteurs ; les suspensions d'audience, les entr'actes ; l'acquittement, le succès ; la condamnation, un four... Et rien que des billets de faveur, toujours comme au théâtre.

BARBATIER.

Si ça continue, on jouera les procès deux mois, pour que tout le monde puisse les voir.

PAQUERETTE.

Et l'on fera des tournées avec... Tenez, tout à l'heure, on m'a offert, à la porte, des places moins cher qu'au bureau.

BARBATIER.

C'est sans doute Tapotard qui fait vendre son service de première.

PAQUERETTE, se dégrafant.

Dites-moi, Barbatier...

BARBATIER.

Madame, je vous en prie, ne faites pas de ces choses-là, ici.

PAQUERETTE, sortant un journal illustré de son corsage.

N'est-ce pas qu'il est ressemblant ?

BARBATIER.

Tapotard ! Tapotard, dans votre corsage !

PAQUERETTE.

Je lui trouve une tête énergique. Il est bien mieux que maître Durand ; vous savez qu'il bat les femmes.

BARBATIER.

Maître Durand ?

PAQUERETTE.

Non, Tapotard.

BARBATIER.

Ah ! c'est ignoble !

PAQUERETTE, sortant un paquet de tabac.

Voulez-vous être assez aimable pour lui faire parvenir ce caporal de ma part ?

BARBATIER.

Vous lui envoyez du tabac ?

PAQUERETTE.

Oui... du caporal supérieur... pour adoucir sa captivité.

BARBATIER.

C'est défendu de fumer.

PAQUERETTE.

Donnez-le lui ! Il s'en servira... comme les marins.

BARBATIER.

Pourquoi ces marques de sympathie ?

PAQUERETTE.

Faut-il vous le dire, Eugène...

BARBATIER.

Eugène ?

PAQUERETTE.

Laissez-moi vous appeler Eugène.

BARBATIER.

Allez ! Allez !

PAQUERETTE.

J'ai une toquade pour Tapotard.

BARBATIER.

Vous n'êtes pas la seule.

PAQUERETTE.

Est-ce que l'audience va bientôt reprendre ?

BARBATIER.

Oui, madame...

PAQUERETTE.

Je vais prendre place pour arriver avant le lever du rideau. (Revenant) Donnez-lui tout de même le caporal. Au revoir, Barbatier... au revoir, Eugène.

Elle sort.

BARBATIER. seul.

Charmante femme ! Tapotard est bien heureux !... Je voudrais presque être à sa place.

Il sort.

SCÈNE II

ALBERT, puis BARBATIER.

ALBERT, entrant.

Vais-je trouver Durand ? Je viens de ma boutique, quelle marmelade ! Il y a pour quinze mille francs de dégâts. Les tonneaux défoncés, les bocaux brisés, le beurre aplati, les fromages découragés. Les confitures ont fusionné avec le poivre, les sirops avec le vinaigre et les vins, répandus sur le sol, forment une mer rouge qu'il serait impossible de traverser à pied sec. Il faut voir ça ! Il y a trois mille personnes devant la porte. On rit, on fait des mots. Il y en a même qui ont acheté du pain et qui se régalent. Mon commis perçoit cinq sous par personne. Il faut sauver du naufrage ce qu'on peut !... J'ai envie de mêler le tout ensemble et de le vendre comme pomnade pour faire pousser les cheveux. Avec de la publicité, il y a une fortune à faire. (A Barbatier qui entre.) Pardon, monsieur, maître Durand, je vous prie ?

BARBATIER.

Il n'est pas encore là, monsieur.

ALBERT.

Ce qui m'arrive, monsieur est inimaginable !... Tenez, vous êtes huissier, c'est-à-dire insensible... Eh bien ! vous allez me dire ce que vous en pensez... ce Tapotard, monsieur, dont l'avenir se joue aujourd'hui.

BARBATIER.

C'est un de vos parents ? Rassurez-vous, il sera acquitté. Il y a des preuves, mais maître Durand les anéantira.

ALBERT.

Ça m'est égal, ce n'est pas mon parent. J'ai besoin

de croire que l'on joue son avenir pour ma comparaison.

BARBATIER.

Allez !

ALBERT.

Je reprends. Je suis plus malheureux que ce Tapotard, dont l'avenir se joue aujourd'hui. Marié à une charmante femme de Mézidon...

BARBATIER.

Tapotard ?

ALBERT.

Mais non, monsieur, moi...

BARBATIER.

Tous mes compliments. (A part.) Pourquoi me raconte-t-il ses affaires, ce monsieur ?

ALBERT.

Nageant tous les jours...

BARBATIER.

Vous prenez des bains froids en cette saison ?

ALBERT, impatienté.

Mais non !... nageant tous les jours dans la plus complète des félicités...

BARBATIER.

C'est une piscine peu fréquentée.

ALBERT.

Je viens de voir mon bonheur s'anéantir, mes espérances s'écrouler.

BARBATIER.

Bref votre femme en aime un autre. Je sais ce que c'est.

ALBERT.

Mais non, monsieur, elle n'en aime pas un autre.

BARBATIER,

Alors, si elle n'en aime pas un autre, de quoi vous plaignez-vous ? (A part.) Il est filandreux comme un substitut.

ALBERT.

Dites à maître Durand que je ne voudrais pas mourir sans l'avoir embrassé.

BARBATIER.

Vous vivrez, monsieur.

ALBERT.

A quoi bon, monsieur ? Tout le savon de Marseille, ne me laverait pas.

BARBATIER, s'éloignant de lui.

Diable ! qui êtes-vous donc ?

ALBERT.

Tenez, je suis épicier. Eh bien ! j'aimerais mieux être dans votre peau que dans la mienne. Et cependant c'est la peau d'un huissier.

BARBATIER.

Ah ! mais dites donc !...

ALBERT.

Adieu, monsieur, je vais écrire mes dernières volontés. Adieu !

Il sort.

BARBATIER, seul.

J'aime encore mieux entendre les bêtises de l'audience !

SCÈNE III

BARBATIER, MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE,
IRMA.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE, à Irma.

Tiens, voici un magistrat, il va nous indiquer le parquet. (A Barbatier.) Pardon, monsieur, où se trouve le parquet ?

BARBATIER.

Premier couloir à droite, second couloir à gauche, puis tout droit devant vous jusqu'au fond de la galerie, galerie à droite, galerie à gauche, escalier au fond. Là vous demanderez.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE, à Irma.

As-tu compris ?

IRMA.

Non, maman.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Nous venons déposer une plainte contre l'épicier de la rue Montmartre.

BARBATIER.

Toujours des denrées falsifiées ?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Si ce n'était que ça... Nous avons ravagé sa boutique.

BARBATIER.

Et c'est vous qui venez porter plainte ?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Si vous saviez ce qu'il a fait !

BARBATIER.

Ça m'est égal !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE, du ton d'une lecture.

Dans le chef-lieu du département de l'Orne, vivaient paisiblement une dame de la plus grande noblesse et sa fille Irma.

IRMA.

Oui, monsieur.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Ces dames étaient entourées de l'estime et de la considération de tous. Elles répandaient de larges aumônes le dimanche matin.

BARBATIER, à part.

C'est le feuilleton du *Petit Journal*.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Un jour vint un avocat, cet avocat aima la jeune fille, et, bien qu'il fût roturier, la mère pour ne pas briser le cœur de son enfant consentit à cette mésalliance. Le mariage fut projeté. Les deux fiancés prirent leurs ébats sous l'œil sévère de la grande dame.

BARBATIER.

Maintenant, c'est le journal des Ebats.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Nous étions à la veille du mariage. Mais la providence ne voulut pas que le crime s'accomplît. Tout se découvrit. L'avocat n'était pas avocat.

BARBATIER.

Qu'est-ce qu'il était ?

MADAME DE LA HAUTE TOURELLE.

Cherchez dans la société ce qu'il y a de moins bien... après les huissiers...

BARBATIER, vexé.

Encore ! Mais, madame, je suis huissier !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Alors, nous ne pouvons pas continuer à causer avec vous. Je vous avais pris pour un juge.

SCÈNE IV

LES MÊMES, COQUARDIER.

COQUARDIER, entrant et portant un carton contenant une toque et une robe.

Ah ! voici les victimes de l'épicier ! Je salue le malheur, mesdames. (A Barbatier.) Maître Durand, je vous prie ?

BARBATIER.

Il n'est pas encore arrivé.

COQUARDIER.

J'ai l'honneur d'être son beau-père.

BARBATIER, à part.

J'ignorais qu'il fût marié.

Il sort par le fond.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Nous sommes venues déposer une plainte contre l'épicier.

COQUARDIER.

Non seulement je me mets à votre disposition comme témoin, mais encore j'ai l'intention de lui faire faire un procès par mon gendre pour usurpation de gloire.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Bravo ! accablons-le ! On devrait rétablir la torture pour cet homme-là ! Viens, Irma, allons au parquet.

IRMA.

Voilà, ma mère.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE, regardant Coquardier avec dédain.

Il est décidément très vulgaire, ce gros M. Coquardier.

Elle sort.

COQUARDIER, seul.

J'en ai fait une bonne à l'épicier.

SCÈNE V

COQUARDIER, ALBERT.

ALBERT, entrant, un papier à la main.

Je viens d'écrire mon testament chez le concierge. Ce fonctionnaire a pleuré.

COQUARDIER.

Bonjour, mon gendre.

ALBERT, à part.

Mon beau-père. Il n'a pas l'air furieux. (Haut.) Je vous remercie, monsieur, je vous remercie de tout cœur de vouloir bien me pardonner. Me rapportez-vous l'affection de Louise ?

COQUARDIER.

Elle est là-bas, dans une voiture à galerie, elle pleure. Je l'ai amenée ici pour qu'elle vous vit sous la toge.

ALBERT, à part.

Comment sous la toge ? Mais il ne sait rien.

COQUARDIER.

Je me suis dit : quand elle le verra en avocat, elle lui pardonnera... ses larmes cesseront devant la toge. *Cedant larva togæ.*

ALBERT, à part.

Ah ! S'il parle latin, je comprendrai encore moins ! (Haut.) Dites donc, qu'est-ce qu'elle me pardonne, Louise ?

COQUARDIER.

La duchesse.

ALBERT.

Quelle duchesse?

COQUARDIER.

Nini!

ALBERT.

Quelle Nini?

COQUARDIER.

Nini, c'est la duchesse!

ALBERT.

Je ne connais pas de duchesse.

COQUARDIER.

C'est bon! C'est bon! Maintenant, pour que ne vous coupez pas, je dois vous prévenir que Louise ignore Pâquerette.

ALBERT.

Pâquerette?

COQUARDIER.

De Clos-Vougeot.

ALBERT.

Et qu'est-ce que c'est que celle-là?

COQUARDIER.

121, rue du faubourg Poissonnière. Elle reçoit le jeudi.

ALBERT, à part.

Qu'est-ce que ça veut dire?

COQUARDIER.

Maintenant, dégustez-moi ça.

ALBERT.

Qu'est-ce que c'est?

COQUARDIER, sortant un journal de sa poche.

Votre cousin s'étant fait passer pour vous, je n'ai pas été fâché de vous venger. J'ai envoyé une note à tous les journaux du soir. Ecoutez : (il lit.) « Un

infâme épicier vient de déshonorer encore la corporation. Pourquoi ne pas le nommer ? C'est M. Albert Durand, 126, rue Montmartre. Non content de falsifier ses produits, il s'est falsifié lui-même ! »

ALBERT.

Mais c'est insensé !

COQUARDIER.

« Et, afin de contracter un beau mariage, il a trompé une noble famille d'Alençon (Orne) en se faisant passer pour son cousin, l'illustre Albert Durand qui a épousé la fille de M. Agénor Coquardier, le savant agronome de Mézidon. Nous devons à M. Coquardier d'importantes découvertes. Il a le plus grand mérite agricole, soit dit pour rappeler au gouvernement que cette décoration n'orne pas encore la boutonnière de cet homme distingué ! »

ALBERT, à part.

Mais c'est inouï !

COQUARDIER.

Laissons là cet imposteur qui n'a que ce qu'il mérite... Et prenez ceci.

Il prend le carton qu'il a posé dans un coin.

ALBERT.

Qu'est-ce que c'est que ce carton ?

COQUARDIER, sortant la robe.

Daignez accepter cette toge.

ALBERT, à part.

Une robe d'avocat, maintenant !

COQUARDIER.

Une toge historique... Le marchand m'a assuré qu'elle avait appartenu à Démosthène. Si vous voulez m'être agréable, vous étrennerez cette toge aujourd'hui même.

ALBERT

Aujourd'hui ?

ACTE TROISIEME

COQUARDIER.

Oui, pour défendre Tapotard. Voulez-vous me permettre? (Il veut lui passer la robe.) Je ne vous ai pas encore vu en robe. L'uniforme de l'éloquence. (Il la lui passe.) Je vous trouve majestueux. La toque maintenant.

ALBERT, à part.

Il va me faire arrêter pour port illégal.

COQUARDIER.

Marchez un peu...

ALBERT.

Que je marche!

Il marche et se butte dans le carton.

COQUARDIER.

Est-il majestueux! Maintenant, ne bougez pas. Je vais chercher Louise. Je veux qu'elle vous voie sous la toge! (A la porte.) Est-il majestueux!

Il sort.

ALBERT, seul.

Il finira par me faire passer en police correctionnelle! Je ne peux pas garder ça.

Il enlève la robe et la met sous son bras.

SCÈNE VI

ALBERT, MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE,
IRMA.

Elles reviennent par où elles sont sorties.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Tiens, voilà le vrai.

ALBERT, à part.

Ah! la belle-mère d'Albert.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Nous venons de déposer une plainte contre l'épicier

ALBERT, à part.

Une plainte !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Il en aura au moins pour huit ans !

ALBERT, à part.

Pour huit ans ! (Haut.) Mais c'est lui qui devrait porter plainte contre vous, pour avoir saccagé sa boutique (A part.) Pour huit ans !

Il sort.

SCÈNE VII

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE, IRMA
puis DURAND.

IRMA.

Que vais-je devenir, maman ?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Tu as joué à qui perd gagne, mon enfant. Tu épouseras un homme de notre race.

DURAND, entrant.

Je suis en retard... Madame de la Haute-Tourelle... Irma.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Tiens ! voilà l'épicier !

DURAND.

Ah ! c'est le ciel qui vous envoie.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Vous trouvez?... Nous venons de déposer une plainte au parquet contre vous.

DURAND.

Contre moi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

IRMA.

Pouvez-vous le demander ?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Ne réponds pas !

DURAND.

Pourquoi ai-je trouvé mon cabinet au pillage ?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Votre cabinet ? Dites votre boutique !

DURAND.

Mes bibelots en poussière !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Dites vos bocaux !

DURAND.

Mes dossiers éparpillés !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Vos dossiers ? Dites vos harengs-saurs !

DURAND.

Mes harengs-saurs. Je vous en prie, madame, expliquez-vous. J'ai à plaider.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Plaider, vous ? Allez donc casser du sucre.

DURAND.

C'est ce je fais quelquefois.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Laissez-moi vous dire, par un reste d'humanité, qu'on peut venir vous arrêter d'un instant à l'autre.

DURAND.

M'arrêter ? Elle est folle ! (A madame de la Haute-Tourelle.)
Ah ça ! vous êtes toquée !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Cet épicier insulte ta mère.

DURAND.

Cet épicier ? moi ?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Oui, vous !

DURAND.

Je veux être pendu si j'y comprends quelque chose.

BARBATIER, entrant.

Maître Durand, la cour.

DURAND.

Et je n'ai pas encore ma robe.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Maître Durand ? Monsieur n'est pas un épicier ?

BARBATIER.

Maître Durand, un épicier ? Elle est drôle !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Monsieur est maître Durand.

BARBATIER.

Mais oui, madame.

IRMA.

Quel bonheur !

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Vous en êtes bien sûr ?

DURAND.

S'il vous faut encore des preuves, c'est facile. Vous m'entendrez plaider. Barbatier, placez ces dames. Elles ont des cartes d'entrée. Moi je vais mettre ma robe.

Il sort.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Mais alors l'épicier, c'est l'autre !...

SCÈNE VIII

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE, IRMA,
BARBATIER, COQUARDIER, LOUISE.

COQUARDIER, entrant.

Viens, Louise. (Saluant.) Mesdames...

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE, à Coquardier.

Vous êtes un joli farceur, vous ?

COQUARDIER.

Moi, madame.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Vous avez voulu vous jouer de nous ?

COQUARDIER.

Moi ?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Vous direz de ma part à votre gendre que c'est le
dernier des polissons.

COQUARDIER.

Madame, la douleur vous fait déraisonner.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Excusez-nous ! Il faut que nous allions entendre plai-
der maître Durand.

COQUARDIER.

A la bonne heure.

BARBATIER.

Si ces dames veulent entrer.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Dites donc, monsieur Coquardier, relisez donc la fa-
ble du geai paré des plu nes du paon.

Elles sortent.

COQUARDIER.

Qu'est-ce qu'elle veut dire ?

LOUISE.

Mais il n'y a donc pas de huis-clos ?

BARBATIER.

Le huis-clos ! La salle est comble.

COQUARDIER.

Quel bonheur ! Nous allons entendre plaider ton mari.

LOUISE.

Pourquoi Albert nous a-t-il dit qu'on prononcerait le huis-clos ?

COQUARDIER, à Barbatier.

Pardon, monsieur, maître Durand, s'il vous plaît ?

BARBATIER.

Il va plaider.

Il sort. Durand entre.

SCÈNE IX

LES MÊMES, DURAND, puis ALBERT.

COQUARDIER, voyant Durand en robe.

Lui... lui... en avocat... Ah ! ça, c'est trop fort !... Non, vous savez, vous poussez trop loin la plaisanterie, vous.

Il le tire par sa robe.

DURAND.

Fichez-moi la paix, vous. La cour d'assises m'attend.

COQUARDIER, à part.

Déjà ! Et l'on se plaint des lenteurs de la justice.

DURAND.

Nous nous reverrons après l'audience.

COQUARDIER.

Mais enlevez donc cette robe, monsieur, cette robe
prétexte!

Il veut la lui arracher. Durand se défend. Albert entre.

DURAND.

Ah ça, voulez-vous me laisser tranquille!

ALBERT, à part.

Je n'ai pas trouvé Louise.

DURAND, bas à Albert.

Ah! Te voilà, scélérat... Tu t'es donc fait passer
pour moi?

COQUARDIER, à Albert.

Il vous a chipé votre robe. Venez donc m'aider à la
lui enlever!

BARBATIER, rentrant.

Maitre Durand, le président s'impatiente!

COQUARDIER.

Il y va! Allez donc, mon gendre.

DURAND.

Eh bien, va plaider et défendre Tapotard.

LOUISE.

Eh bien! Albert?

DURAND.

Tire-toi de là, mon bonhomme!

Il sort.

BARBATIER.

Entendez-vous ce frémissement de l'auditoire!... C'est
pour l'entrée de maitre Durand... C'est notre Sarah
Bernhardt, cet homme-là.

Il sort.

SCÈNE X

COQUARDIER, LOUISE, ALBERT.

VOIX DU PRÉSIDENT, par la porte restée entr'ouverte.
La parole est au défenseur.

Coquardier va retenir la porte.

COQUARDIER, surpris.

Au défenseur ?

DURAND, dans la coulisse.

Messieurs de la Cour, Messieurs les jurés...

Coquardier laisse retomber la porte.

COQUARDIER, à Albert.

Qu'est-ce que ça veut dire, monsieur ?

Albert sanglote.

LOUISE, à Albert.

Qui êtes-vous ?

ALBERT, anéanti.

Je ne sais pas.

COQUARDIER.

A qui ai-je le déshonneur de parler

LOUISE.

Mais alors, vous êtes l'épicier ?

ALBERT.

Ma dernière heure est arrivée !

COQUARDIER.

Est-ce un rêve ?

ALBERT.

Plût au ciel !

COQUARDIER.

Vous êtes l'épicier

ALBERT.

Hélas !

COQUARDIER.

Et vous avez abusé de notre confiance à ce point ?

ALBERT.

J'étais fou de Louise.

LOUISE.

Un épicier ! Quelle honte !

COQUARDIER.

Monsieur, la Seine roule près d'ici ses flots tumultueux. Voulez-vous un bon conseil ?... allez ensevelir dans ses eaux troubles votre existence déshonorée.

ALBERT.

J'y vais. (Fausse sortie lente, il se retourne.) J'y vais !

COQUARDIER, à Louise.

S'il fait ça, c'est très beau.

ALBERT, se retournant.

Je vous laisse toute ma fortune, huit cent mille francs.

COQUARDIER.

Nous l'acceptons ! (A LOUISE.) Je ne le croyais pas si riche !

ALBERT.

Adieu pour toujours !

COQUARDIER.

Prions pour lui.

LOUISE, avec un cri.

Albert !

ALBERT.

Non, je vous en prie, n'insistez pas, je suis trop coupable.

COQUARDIER.

Si cependant vous préférez deux ou trois ans de prison ?

ALBERT.

Plutôt la mort que le déshonneur.

COQUARDIER.

Attendez ! Nous délibérons ! (A Louise.) Tout bon sentiment n'est pas éteint dans son âme.

LOUISE.

L'âme d'un épicier !

ALBERT.

J'y vais.

Fausse sortie.

COQUARDIER.

Attendez ! (A Louise.) S'il liquidait il ne serait plus épicier, il serait rentier ! (A Albert.) Nous sommes à vous tout de suite.

ALBERT.

Oh ! je ne suis pas pressé.

COQUARDIER, à Louise.

J'aurais accordé ta main à un rentier sans la moindre hésitation.

LOUISE.

Oui, c'est honorable, un rentier !

COQUARDIER.

Voyons ! voulez-vous liquider ?

ALBERT.

Tout de suite !

COQUARDIER.

Mais il est charmant, il fait tout ce qu'on veut.

LOUISE, à Albert.

C'est vrai que tu te serais tué pour moi ?

ALBERT.

Plutôt deux fois qu'une !

SCÈNE XI

LES MÈMES, DURAND,
MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE, IRMA.

DURAND, entrant par le fond avec madame de la Haute-Tourelle
et Irma.

Tapotard est acquitté !

BARBATIER.

J'ai gagné mes cent sous.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Quelle plaidoirie ! Mon gendre vous avez été superbe !

COQUARDIER.

Tapotard est innocent.

DURAND.

Pardon, acquitté, ce n'est pas la même chose.

ALBERT.

C'est comme moi.

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE, à Coquardier.

J'espère que votre fille va plaider contre l'épicier.

COQUARDIER.

Où ça ! l'épicier ? Il y a un épicier ici ?

MADAME DE LA HAUTE-TOURELLE.

Votre gendre ?

COQUARDIER.

Mon gendre est rentier, madame. Et un rentier vaut
mieux qu'un avocat. Un rentier ne plaide pas pour
faire acquitter les gredins.

ALBERT.

Beau-père !

COQUARDIER.

Mon gendre, pour vous prouver mon estime, désormais, je vivrai avec vous !

DURAND.

Voilà le châtiment !

FIN